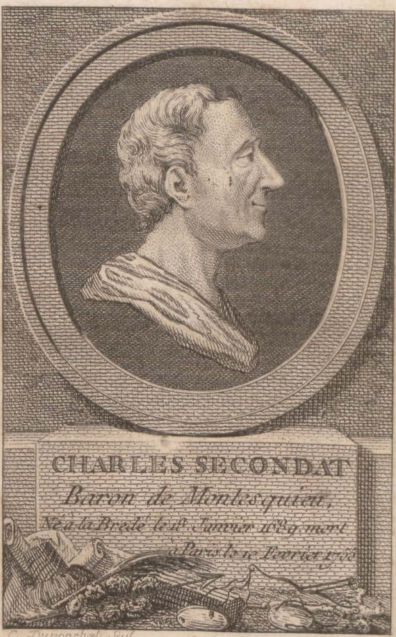
LETTRES PERSANES.

TOME PREMIER.



C. Duponchel. Sculp.

LETTRES PERSANES,

PAR M. DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de douze Lettres qui ne ſe trouvent point dans les précédentes ;

ET SUIVIE

DU TEMPLE DE GNIDE.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES LETTRES PERSANES.

Rien n'a plu davantage dans les Lettres Persanes, que d'y trouver, sans y penser, une espece de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin : les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent dans leur tête un air moins merveilleux & moins bizarre, & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caracteres. D'un autre côté, le désordre

croît dans le ſerrail d'Aſie, à proportion de la longueur de l'abſence d'Uſbek; c'eſt-à-dire, à meſure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces ſortes de romans réuſſiſſent ordinairement, parce que l'on rend compte ſoi-même de ſa ſituation actuelle; ce qui fait plus ſentir les paſſions, que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'eſt une des cauſes du ſuccès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les Lettres Perſanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digreſſions ne peuvent être permiſes que lorſqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y ſauroit mêler des raiſonnemens, parce qu'aucuns des Perſonnages n'y ayant été aſſemblés pour raiſonner, cela choqueroit le deſſein & la nature de l'ouvrage. Mais,

dans la forme de lettres, où les acteurs ne ſont pas choiſis, & où les ſujets qu'on traite, ne ſont dépendans d'aucun deſſein ou d'aucun plan déja formé, l'auteur s'eſt donné l'avantage de pouvoir joindre de la philoſophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne ſecrette & en quelque façon inconnue.

Les Lettres Perſanes eurent d'abord un débit ſi prodigieux, que les Libraires mirent tout en uſage pour en avoir des ſuites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monſieur, *diſoient-ils,* faites-moi des Lettres Perſanes.

Mais ce que je viens de dire, ſuffit pour faire voir qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſuite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites

d'une autre main, quelque ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a des traits que quelques gens ont trouvés trop hardis; mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans, qui devoient y jouer un si grand rôle, se trouvoient tout-à-coup transplantés en Europe, c'est-à-dire, dans un autre Univers. Il y avoit un tems où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premieres pensées devoient être singulieres: il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espece de singularité qui peut compatir avec de l'esprit. On n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit

paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre Religion, on ne se soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre Religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient de nos coutumes & de nos usages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie

donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention, que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles, & la maniere singuliere, naïve ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le dessein des Lettres Persanes sont si à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.

INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'Epître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il est bon ; & , s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premieres Lettres, pour essayer le goût du Public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais, c'est à condition que je ne serai pas connu : car, si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis, on diroit : Son livre jure avec son caractere ; il devroit employer son tems à

quelque chose de mieux; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

Les Persans qui écrivent ici, étoient logés avec moi; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai. J'en surpris même quelques-unes, dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage Asiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins prodigues que nous ; j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une choſe qui m'a ſouvent étonné ; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même des mœurs & des manieres de la nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances, & à remarquer des choſes qui, je ſuis ſûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait : ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un Fran-

çois de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre ; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de ſa verſion ou de ſa gloſe, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on devinera facilement les raiſons. Une des meilleures eſt que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même ; je veux dire une Préface.

LETTRES PERSANES.

LETTRE PREMIERE.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

A Ispahan.

NOUS n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophetes, nous nous remîmes en chemin; & hier, vingt-cinquieme jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant; mais nous n'avons pas cru que ses

bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumiere orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidele.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE NOIR.

A son serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidele des plus belles femmes de Perse : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux

de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du serrail: tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils: tu te soumets, avec respect & avec crainte, à leurs ordres légitimes: tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur: tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour;

mais fais-leur, en même tems, ſentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaiſirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuſe-les par la muſique, les danſes, les boiſſons délicieuſes : perſuade-leur de s'aſſembler ſouvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-baſſe ſur tous les hommes qui ſe préſenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui eſt l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE III.

ZACHI A USBEK.

A Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ;

il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere & quitter nos litieres, nous nous mîmes, selon la coutume, dans des boîtes : deux esclaves nous porterent sur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton serrail d'Ispahan ? dans ces lieux qui, me rappellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la premiere fois de ma vie, je te reçus dans mes bras ; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes : chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais

tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles ; tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek ! que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer, en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbeck ; une passion encore plus vive que l'ambition me fait souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris, tu me quittas ; tu revins à moi, & je sus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales ; il nous sembla

que

que nous fuſſions ſeuls dans le monde ; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes tranſports, elles auroient ſenti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que, ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité. . . . Mais où ſuis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'eſt un malheur de n'être point aimée ; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne ſais pas même ce que tu perds. Je pouſſe des ſoupirs qui ne ſont point entendus ; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas ; il ſemble que l'amour reſpire dans le ſerrail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe ! Ah ! mon cher Usbek, ſi tu ſavois être heureux !

Du ſerrail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS A USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monſtre noir a réſolu de me déſeſpérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon eſclave Zélide, Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe ; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance : &, parce qu'il s'ennuie derriere la porte où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes que je ne ſais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe ! Ma retraite, ni ma vertu, ne ſauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans : un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre

jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien ; & , s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du serrail de Fatmé, le 29 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN A USBEK.

A Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'esprit, les autres à quelque chagrin : tes amis seuls te défendent, & ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek ; je

me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne ſaurois te pardonner ton abſence ; & , quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

USBEK A SON AMI NESSIR,

A Iſpahan.

A UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perſe, pour entrer dans les terres de l'obéiſſance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous ſéjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Neſſir : j'ai ſenti une douleur ſecrette, quand j'ai perdu la Perſe de vue, & que je me ſuis trouvé au milieu des perfides Oſmanlins. A meſure que j'entrois dans les pays de ces

profanes, il me ſembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, ſe ſont préſentés à mon eſprit: ma tendreſſe s'eſt réveillée: une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes. Je ne puis penſer à elles, que je ne ſois dévoré de chagrins.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime: je me trouve, à cet égard, dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux ſerrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même: mais, de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſecrette qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laiſſées preſque à elles-mêmes; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en ſûreté, ſi mes eſclaves étoient fideles: que ſera-ce, s'ils ne le ſont pas? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir! C'eſt un mal où mes amis ne peuvent por-

ter de remede : c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mieux mille fois une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir : c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATMÉ A USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; &, dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le ſerrail, comme ſi tu y étois ; je ne ſuis point déſabuſée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras ; qui n'étoit occupée que du ſoin

de te donner des preuves de sa tendresse ; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme : tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise * : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point homme. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek ; quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par nécessité de ma condition ; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne ; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations ; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut

(*) Les femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes Turques, & les femmes Indiennes.

y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une beauté qui t'eſt chere. Quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare ſoient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes. Je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras ; un ſonge flatteur, qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſpérances. Je penſe quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'appartiennent ni à la veille ni au ſommeil : je te cherche à mes côtés, & il me ſemble que tu me fuis : enfin le feu, qui me dévore, diſſipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes eſprits. Je me trouve pour lors ſi animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek ; il eſt impoſſible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines,

veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je ſens ſi bien! & comment ſens-je ſi bien ce que je ne puis t'exprimer? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un ſeul de tes baiſers. Qu'une femme eſt malheureuſe d'avoir des deſirs ſi violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les ſatisfaire; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs & dans la fureur d'une paſſion irritée; que, bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un ſerrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon époux!

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayions des paſſions que nous ne puiſſions pas ſatisfaire: vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles; & vous ſeriez bien fâchés que nous le fuſſions: vous croyez que nos deſirs, ſi long-tems mortifiés, ſeront irrités à votre vue. Il y a de la peine à ſe faire aimer; il eſt plus court d'obtenir du

défespoir de nos fens ce que vous n'ofez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer : mon ame eft toute pleine de toi ; & ton abfence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du ferrail d'Ifpahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

A Ifpahan.

TA Lettre m'a été rendue à Erzeron, où je fuis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en fuis point mis en peine. Que veux-tu que je fuive ? la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeuneffe. Je le puis dire, mon cœur ne

s'y corrompoit point : je formai même un grand deſſein, j'oſai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai enſuite, pour le démaſquer. Je portai la vérité juſqu'aux pieds du trône ; j'y parlai un langage juſqu'alors inconnu : je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même-tems les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma ſincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalouſie des miniſtres, ſans avoir la faveur du prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me ſoutenois plus que par une foible vertu, je réſolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les ſciences ; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconvéniens : je reſtois toujours expoſé à la malice de mes ennemis, & je m'étois preſque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis ſecrets me firent penſer à moi ſérieuſement : je réſolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite

même de la cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux ; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage. Laisse parler Ispahan ; ne me défends que devant ceux qui m'aiment. Laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne serai-je que trop oublié, & que mes amis... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

Le Premier Eunuque a Ibbi.

A Erzeron.

TU ſuis ton ancien maître dans ſes voyages; les chagrins ne ſauroient faire d'impreſſion ſur toi : chaque inſtant te montre des choſes nouvelles; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le tems ſans le ſentir.

Il n'en eſt point de même de moi, qui, enfermé dans une affreuſe priſon, ſuis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé ſous le poids des ſoins & des inquiétudes de cinquante années; &, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ſerein, & un moment tranquille.

Lorſque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé, par des ſéductions ſoutenues de mille menaces, de me ſéparer pour jamais de moi-même; las de ſervir

dans les emplois les plus pénibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'eſpérois que je ſerois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuiſſance de le ſatisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des paſſions ſans en éteindre la cauſe ; &, bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le ſerrail, où tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant : mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vue que pour me déſoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux déſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſérable jeuneſſe. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins,

il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes ; que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſéveres : j'étois perdu, ſi elles m'avoient pénétré ; quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me ſouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entiérement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant aſſez heureux pour échaper à mille morts : mais la beauté que j'avois fait confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence ; je perdis entiérement mon autorité ſur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeuneſſe ont paſſé ; je ſuis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence, & je leur rends bien tous les mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je me ſouviens tou-

jours que j'étois né pour les commander ; & il me ſemble que je redeviens homme, dans les occaſions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les enviſage de ſang-froid, & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes. Quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéir me donne une joie ſecrette : quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il me revient toujours une ſatisfaction indirecte : je me trouve dans le ſerrail comme dans un petit empire ; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis. Auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens ; je me préſente toujours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête ſoudain : je m'arme de refus ; je me hériſſe de ſcrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de

devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie : je les déſeſpere, en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du maître : je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſévérité ; & je ſemble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de déſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir ſur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & reflux d'empire & de ſoumiſſion : elles font toujours tomber ſur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; &, ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il ſemble qu'elles ſe relaient pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ſe ſuccedent : ſouvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font

faire de fauſſes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles ſavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut dans ces occaſions, une obéiſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouie ; &, ſi je balançois à leur obéir, elles ſeroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout : je ne ſuis jamais sûr d'être un inſtant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemies dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne ſuis

point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens, & de leurs plaisirs même : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles : les services présens effacent, dans un moment, tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du serrail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes ; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient, à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu, lorsque je m'y

attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuſe, & d'un traité que les ſoupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes ſoins ſe bornent uniquement à la perſonne d'Usbek. Il t'eſt facile de lui plaire, & de te maintenir dans ſa faveur juſqu'au dernier de tes jours.

Du ſerrail d'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE X.

MIRZA A SON AMI USBEK.

A Erzeron.

TU étois le ſeul qui pût me dédommager de l'abſence de Rica ; & il n'y avoit que Rica qui pût me conſoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek ; tu étois l'ame de notre ſociété. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'eſprit ont formés !

Nous diſputons ici beaucoup ; nos diſputes roulent ordinairement ſur la morale. Hier on mit en queſtion, ſi les hommes étoient heureux par les plaiſirs & les ſatisfactions des ſens ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai ſouvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux ; & que la juſtice eſt une qualité qui leur eſt auſſi propre que l'exiſtence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me déſeſperent avec leurs paſſages de l'alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE XI.

Usbek a Mirza.

A Ispahan.

Tu renonces à ta raiſon, pour eſſayer la mienne ; tu deſcends juſqu'à me conſulter ; tu me crois capable de t'inſtruire. Mon cher Mirza, il y a une choſe qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi ; c'eſt ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me preſcris, je n'ai pas cru devoir employer des raiſonnemens fort abſtraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne ſuffit pas de perſuader, mais qu'il faut encore faire ſentir ; telles ſont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'hiſtoire te touchera plus qu'une Philoſophie ſubtile.

Il y avoit, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les hiſtoriens, reſſembloient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci

n'étoient point ſi contrefaits, ils n'étoient point vélus comme des ours, ils ne ſifloient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient ſi méchans, & ſi féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de juſtice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui, voulant, corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſévérement : mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblerent, pour choiſir un gouvernement ; &, après bien des diſſentions, ils créerent des magiſtrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent inſupportables ; & ils les maſſacrerent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à perſonne ; que chacun veilleroit uniquement à ſes intérêts, ſans conſulter ceux des autres.

Cette réſolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils diſoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler

pour des gens dont je ne me foucie point ? Je penferai uniquement à moi. Je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le foient ? Je me procurerai tous mes befoins ; & pourvu que je les aie, je ne me foucie point que tous les autres Troglodites foient miférables.

On étoit dans le mois où l'on enfemence les terres : chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniffe le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me feroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneufes ; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrofées de plufieurs ruiffeaux. Cette année, la féchereffe fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans des lieux élevés manquerent abfolument, tandis que celles qui purent être arrofées furent très-fertiles : ainfi les peuples des montagnes périrent prefque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refuferent de partager la récolte.

L'année

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle, son voisin en devint amoureux, & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la République subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différens & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus, il les quitta, & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur,

qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme ; & l'autre, pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin & de la dureté du juge, s'en retournoit déſeſpéré, lorſqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine : il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut ; & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme qui poſſédoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin : deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſſerent de ſa maiſon, occuperent ſon champ : ils firent entre eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper ; & effectivement ils ſe ſoutinrent par-là pendant pluſieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout ſeul, tua l'autre, & devint ſeul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il ſe trouva

trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre ; il en demanda le prix : le marchand dit en lui-même ; naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur ? vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine regne presque par-tout : mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arrive d'un pays voisin, & donna ses remedes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la

maladie eut cessé ; il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous sont inconnues : je croirois offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colere.

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK AU MÊME.

A Iſpahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injuſtices. De tant de familles, il n'en reſta que deux, qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit dans ce pays, deux hommes bien ſinguliers : ils avoient de l'humanité : ils connoiſſoient la juſtice ; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la déſolation générale, & ne la reſſentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une ſollicitude commune, pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faiſoit naître : &, dans l'endroit du pays le plus écarté, ſéparés de leurs compatriotes indignes de leur préſence, ils menoient une vie heureuſe

& tranquille : la terre ſembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuſes mains.

Ils aimoient leurs femmes, & en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur repréſentoient ſans ceſſe les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple ſi triſte : ils leur faiſoient ſur-tout ſentir que l'intérêt des particuliers ſe trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en ſéparer, c'eſt vouloir ſe perdre ; que la vertu n'eſt point une choſe qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la juſtice pour autrui eſt une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la conſolation des peres vertueux, qui eſt d'avoir des enfans qui leur reſſemblent. Le jeune peuple qui s'éleva ſous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus plus graud nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple ſi juſte devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre ; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords d'une muſique champêtre : on faiſoit enſuite des feſtins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve ; c'eſt-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir ; c'eſt-là que la pudeur virginale faiſoit, en rougiſſant, un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentement des peres ; & c'eſt-là que les tendres meres ſe plaiſoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richeſſes, & une onéreuſe abondance ; de pareils ſouhaits étoient indignes des heu-

reux Troglodites ; ils ne ſavoient les deſirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la ſanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre ſacrifice de leur cœur, & ne leur demandoit d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir, lorſque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'aſſembloient ; & dans un repas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites, leurs malheurs, la vertu renaiſſante avec un nouveau peuple, & ſa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours préſentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt, ils s'abandonnoient à un ſommeil que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere : ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK AU MÊME.

JE ne saurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon pere doit demain labourer son champ : je me leverai deux heures avant lui ; &, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un

jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il : car il y avoit une genisse toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frere, que mon pere aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces paúvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodi-

tes : mais , s'il l'a fait , puiſſe-t-il mourir le dernier de ſa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé ſa maiſon , & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injuſtes , répondit-il , je ſouhaiterois que les dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſpérités ne furent pas regardées ſans envie : les peuples voiſins s'aſſemblerent ; & , ſous un vain prétexte , ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connue , les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambaſſadeurs , qui leur parlerent ainſi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes , dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous ſommes juſtes , & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez - vous du lait de nos troupeaux ? ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes , venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus ſacré ,

que, ſi vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour ſon pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes freres, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite: la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte

de fuir, & ils céderent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK AU MÊME.

COMME le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un roi; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juſte; & ils jetterent tous les yeux ſur un vieillard vénérable par ſon âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: A dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi. Vous me déférez la

couronne ; &, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu, en naissant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-il ! & pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix sévere : je vois bien ce que c'est, ô Troglodites ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous ; sans cela, vous ne sauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur : vous aimez mieux être soumis à un prince, & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs. Vous savez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté ; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je

faſſe ? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il faſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la nature ? O Troglodites ! je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes veines ; je vais bientôt revoir vos ſacrés aïeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je ſois obligé de leur dire que je vous ai laiſſés ſous un autre joug que celui de la nature ?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XV.

LE PREMIER EUNUQUE A JARON, EUNUQUE NOIR.

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie gueres jamais connu

cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur ; &, pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir

Le tems vint où mon maître jetta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te plaignis, ou si je sentis du plaisir à te voir élevé jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance, & sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité toujours inséparable des instructions, te fit long-tems ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant : & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il est

impoſſible que tu n'y contractes bien des ſouillures. Comment le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ſes ennemis ? Je voudrois que mon maître fît, à ſon retour, le pélerinage de la Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 10 *de la lune de Gemmadi*, 1711.

LETTRE XVI.

USBEK AU MOLLAK MÉHÉMET ALI, GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX.

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le ſéjour des étoiles. Tu te caches, ſans doute, de peur d'obſcurcir le ſoleil : tu n'as point de taches comme cet aſtre ; mais comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyme plus profond que l'océan : ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes : tu ſais ce qui ſe paſſe dans les

neufs chœurs des puiſſances céleſtes : tu lis l'alcoran ſur la poitrine de notre divin prophete ; & , lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange, par ſon ordre , déploie ſes aîles rapides, & deſcend du trône , pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les ſéraphins une intime correſpondance : car enfin , treizieme iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyme & l'empirée ?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane : permets que je me purifie avec toi : ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites : diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue , au lever de l'aurore , le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conſeils : prends ſoin de mon ame : enivre-la de l'eſprit des prophetes : nourris-la de la ſcience du paradis ; & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes lettres ſacrées à Erzeron , où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron , le 11 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

USBEK AU MÊME.

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience : je ne ſaurois attendre ta ſublime réponſe. J'ai des doutes ; il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, ſource de lumiere ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te propoſer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps ? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La

boue ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens : mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans. L'idée de souillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoit ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les sens, divin Mollak, doivent être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses ? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres, il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de regle : à moins qu'on ne dise que chacun peut, à sa fantaisie, décider ce point, & distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais, cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophete, & les points

fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MÉHÉMET ALI, SERVITEUR DES PROPHETES, A USBEK.

A Erzeron.

VOUS nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint prophete. Que ne liſez-vous les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette ſource pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes réſolus.

Malheureux! qui toujours embarraſſés des choſes de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, ſans oſer, ni l'embraſſer, ni la ſuivre!

Profanes! qui n'entrez jamais dans les ſecrets de l'éternel, vos lumieres reſſemblent aux ténebres de l'abîme; & les rai-

ſonnemens de votre eſprit ſont comme la pouſſiere que vos pieds font élever, lorſque le ſoleil eſt dans ſon midi dans le mois ardent de chahban.

Auſſi le zénith de votre eſprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums * : votre vaine philoſophie eſt cet éclair, qui annonce l'orage & l'obſcurité : vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il eſt bien facile de répondre à votre difficulté ; il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre ſaint prophete, lorſque tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibeſalon ** lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'eſt pas ſans raiſon, répondit Mahomet : c'eſt un animal immonde ; & je vais vous en convaincre. Il fit ſur ſa main, avec de la boue,

* Ce mot eſt plus en uſage chez les Turcs que chez les Perſans.

** Tradition Mahométane.

la figure d'un homme ; il la jetta à terre, & lui cria : Levez-vous. Sur le champ, un homme se leva, & dit : Je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint prophete? Non, répondit-il : mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu ; & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or ça, raconte-moi, lui dit l'envoyé de Dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois ; après quoi, il parla ainsi.

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche ; ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle ; sur-tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek, que, depuis ce tems-là, nous nous en soyons abstenus, & que nous

l'ayions regardé comme un animal immonde.

Mais comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer ; & il ſortit de ſon nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui ſe trouvoit devant lui : ce qui devint ſi inſupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de conſulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup ſur le front, qui éternua auſſi, & fit ſortir de ſon nez un chat. Croyez-vous que ces animaux ſoient encore immondes ? Que vous en ſemble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre Dieu, les anges & les hommes. Vous ne ſavez pas l'hiſtoire de l'éternité ; vous n'avez point lu les livres qui ſont écrits au ciel ; ce qui vous en a été révélé n'eſt qu'une petite partie de la bibliotheque divine : & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis

qu'ils

qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténebres. Adieu. Mahomet ſoit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chahban, 1711.

LETTRE XIX.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

A Iſpahan.

NOUS n'avons ſéjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche, nous ſommes arrivés à Smyrne.

De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleſſe de l'empire des Oſmanlins. Ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes violens, qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les Provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice inſolente n'eſt ſoumiſe qu'à ſes caprices. Les places

ſont démantelées, les villes déſertes, les campagnes déſolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement ſévere : les chrétiens qui cultivent les terres, les juifs qui levent les tributs, ſont expoſés à mille violences.

La propriété des terres eſt incertaine ; & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé juſques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience ſur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, ſortis d'un rocher *, font ſuer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

* Ce ſont, apparemment, les chevaliers de Malthe.

Incapables de faire le commerce, ils ſouffrent preſqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers, de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étendue de pays que j'ai traverſée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puiſſe regarder comme une ville riche & puiſſante. Ce ſont les Européens qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne reſſemble à toutes les autres.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet empire, qui, avant deux ſiecles, ſera le théatre des triomphes de quelque conquérant.

De Smyrne, le 2 de la lune de Ramazan, 1711.

LETTRE XX.

USBEK A ZACHI, SA FEMME.

Au ſerrail d'Iſpahan.

VOUS m'avez offenſé, Zachi; & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le tems de changer de conduite, & d'appaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée ſeule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de ſa tête ſon infidélité & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs deſtinés à vous ſervir ? Vous avez beau me dire que des eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au deſſus des penſées que pourroit faire naître en vous une reſſemblance imparfaite. Cela ne ſuffit, ni pour vous, ni pour moi : pour vous,

parce que vous faites une choſe que les loix du ſerrail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards ; que dis-je, à des regards ? peut-être aux entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſouillée par ſes crimes, & plus encore par ſes regrets, & le déſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briſer ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre : & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner ; que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacriléges ; que vous ayez refuſé de prodiguer à ſa vue les délices de ſon maître ; que, couverte de vos habits, vous ayez laiſſé cette foible barriere entre lui & vous ; que, frappé lui-même d'un ſaint reſpect,

il ait baiſſé les yeux ; que, manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens qu'il ſe prépare : quand tout cela ſeroit vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une chôſe qui eſt contre votre devoir. Et, ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations déréglées, qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire ? Que feriez-vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce lieu ſacré, qui eſt pour vous une dure priſon, comme il eſt pour vos compagnes un aſyle favorable contre les atteintes du vice, un temple ſacré où votre ſexe perd ſa foibleſſe, & ſe trouve invincible, malgré tous les déſavantages de la nature ? Que feriez-vous, ſi, laiſſée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui eſt ſi griévement offenſé, & votre devoir, que vous avez ſi indignement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils eſclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puiſque ce n'eſt que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez ſouffrir le chef des

eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine, comme si, dans ces sortes de postes on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre premiere esclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec le jeune Zélide étoient contre la bienséance : voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévere ; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXI.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez, lorsque vous souffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieillesse froide & languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilége sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux dont la conduite vous est confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux & sur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils instrumens, que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existez qu'autant que vous savez obéir ; qui n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur,

bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité ?

Je sais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austeres du devoir ; que la présence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux ; je le sais : mais vous qui vous prêtez à ce désordre, vous serez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXII.

JARON AU PREMIER EUNUQUE.

A MESURE qu'Usbek s'éloigne du ferrail, il tourne fa tête vers fe femmes facrées : il foupire, il verfe des larmes : fa douleur s'aigrit, fes foupçons fe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui: il craint pour ce qui lui eft mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre fous tes loix, & partager tes foins. Grand dieu ! qu'il faut de chofes pour rendre un feul homme heureux.

La nature fembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées : le défordre naiffoit entre les deux fexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous fommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine ;

&, entre les hommés & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir ſévere. Je laiſſerai tomber des regards ſombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors ſera tranquille, & l'eſprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleſſe, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaiſir à ſuivre mon maître dans l'occident : mais ma volonté eſt ſon bien. Il veut que je garde ſes femmes : je les garderai avec fidélité. Je ſais comment je dois me conduire avec ce ſexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir ſuperbe ; & qu'il eſt moins aiſé d'humilier que d'anéantir. Je tombe ſous tes regards.

De Smyrne le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK A SON AMI IBBEN.

A Smyrne.

NOUS ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une ville nouvelle ; elle eſt un témoignage du génie des ducs de Toſcane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies : elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile *. Leurs beaux-freres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un mahométan de voir, pour la premiere fois, une

* Les Perſanes en ont quatre.

ville chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, juſques dans les moindres bagatelles, quelque choſe de ſingulier, que je ſens, & que je ne ſais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille : notre ſéjour n'y ſera pas long. Le deſſein de Rica & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiége de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois perſuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne, le 12 de la lune de Saphar 1712.

LETTRE XXIV.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

NOUS sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; & que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur ma-

chine que les François : ils courent ; ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je réçois réguliérement & périodiquement : un homme, qui vient après moi & qui me passe, me fait faire un demi-tour ; & un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai point fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant-à-présent, te parler à fond des mœurs & des coutumes Européennes : je n'en ai moi-même qu'une légere idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Espagne son voisin : mais il a plus de richesses que lui, parce

qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; &, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses places munies, & ses flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent ; & ils en sont aussi-tôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant, tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de

ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne font qu'un ; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ; & mille autres choſes de cette eſpece.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne, de tems en tems, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du prince, qui ſe ſoumit auſſi-tôt, & donna l'exemple à ſes ſujets : mais quelques-uns d'entre eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce ſont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette conſtitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens diſent avoir été ap-

porté du ciel : c'eſt proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulevent tout contre la conſtitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occaſion, ne veulent point avoir de privilége. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raiſonne pas mal ; &, par le grand Hali ! il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre ſainte loi : car, puiſque les femmes ſont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophetes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles ſe mêlent de lire un livre qui n'eſt fait que pour apprendre le chemin du paradis ?

J'ai ouï raconter du roi des choſes qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans ſon royaume un nombre innombrable d'ennemis inviſibles qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans ; & que malgré les ſoins infatigables de cer-

tains dervis, qui ont ſa confiance, il n'en a pu trouver un ſeul. Ils vivent avec lui ; ils ſont à ſa cour, dans ſa capitale, dans ſes troupes, dans ſes tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir ſans les avoir trouvés. On diroit qu'ils exiſtent en général, & qu'ils ne ſont plus rien en particulier : c'eſt un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été aſſez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puiſqu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le génie & le deſtin ſont au deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choſes bien éloignées du caractere & du génie Perſan. C'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, ſont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXV.

Usbek a Ibben.

A Smyrne.

J'ai reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le deſſein de voir l'Italie ; que l'unique but de ſon voyage eſt de s'inſtruire, & de ſe rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout avec promptitude : pour moi, qui penſe plus lentement, je ne ſuis en état de te rien dire.

Tu es le ſujet de nos converſations les plus tendres : nous ne pouvons aſſez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smyrne, & des ſervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiſſes-tu, généreux Ibben,

trouver par-tout des amis auſſi reconnoiſſans & auſſi fideles que nous !

Puiſſé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent ſi doucement entre deux amis ! Adieu.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXVI.

USBEK A ROXANE.

Au ſerrail d'Iſpahan.

QUE vous êtes heureuſe, Roxane, d'être dans le doux pays de Perſe, & non pas dans ces climats empoiſonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur ni la vertu ! Que vous êtes heureuſe ! Vous vivez dans mon ſerrail comme dans le ſéjour de l'innocence, inacceſſible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuſe impuiſſance de faillir : jamais homme ne vous a ſouillé de ſes regards laſcifs ; votre beau-pere même,

dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de constance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir! Et quelle impatience, quand je vous eus vue! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur alarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves qui me trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour

arrêter les fureurs de mon amour ? Vous ſouvient-il, lorſque toutes les reſſources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, & s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chériſſiez plus que votre époux même. Deux mois ſe paſſerent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous pouſſâtes trop loin vos chaſtes ſcrupules : vous ne vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue : vous défendîtes juſqu'à la derniere extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'oſiez me regarder ſans rougir : votre air confus ſembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une poſſeſſion tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, ſans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci,

vous n'auriez pas été ſi troublée. Les femmes y ont perdu toute ſage retenue ; elles ſe préſentent devant les hommes à viſage découvert, comme ſi elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les moſquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'uſage de ſe faire ſervir par des eunuques leur eſt inconnu. Au lieu de cette noble ſimplicité, & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il eſt impoſſible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, ſi vous étiez ici, vous vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie où votre ſexe eſt deſcendu ; vous fuiriez ces abominables lieux, & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus

plus précieuses ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits ; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant ; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjoûment, je ne puis pas m'imaginer que vous ayiez d'autre objet que celui de me plaire ; &, quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses, je ne saurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe ? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abso-

lument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour aller juſques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige : mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin ; ce n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité : mais c'eſt que nous ſavons que la pureté ne ſauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-tems éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu fait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb, 1712.

LETTRE XXVII.

USBEK A NESSIR.

A Iſpahan.

Nous ſommes à préſent à Paris, cette ſuperbe rivale de la ville du ſoleil *.

Lorſque je partis de Smyrne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelques préſens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou ſix cents lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des ſiennes auſſi facilement que s'il étoit à Iſpahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marſeille, d'où il part continuellement des vaiſſeaux pour Smyrne : de-là, il envoie celles qui ſont pour la Perſe, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Iſpahan.

Rica jouit d'une ſanté parfaite : la force de ſa conſtitution, ſa jeuneſſe & ſa gaieté

* Iſpahan.

naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien; mon corps & mon esprit sont abbattus: je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes: ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes; & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmener leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remue les choses inanimées.

Adieu, Nessir. J'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA A ***.

JE vis hier une choſe aſſez ſinguliere, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dînée, & va jouer une eſpece de ſcene, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le théatre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des ſcenes muettes, à-peu-près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Ici, c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux ſon amant, qui la regarde de même : toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, & exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en eſt que plus vive. Là, les actrices ne paroiſſent qu'à demi-corps, & ont ordinairement un manchon, par modeſtie,

pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théatre ; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être partout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparoissent ; souvent ils quittent le lieu de la scene, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particuliere : on commence par des révérences, on continue par des embrassades : on dit que la connoissance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on

dit que les princesses, qui y regnent, ne sont point cruelles; &, si on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que, le reste du tems, elles sont traitables, & que c'est une yvresse, qui les quite aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à-peu-près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence est qu'on parle à l'un, & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

« Je suis la plus malheureuse fille du » monde ; j'ai toujours été la plus ver» tueuse actrice de l'opéra. Il y a sept ou » huit mois que j'étois dans la loge où » vous me vîtes hier : comme je m'habil» lois en prêtresse de Diane, un jeune » abbé vint m'y trouver ; & sans respect » pour mon habit blanc, mon voile & mon » bandeau, il me ravit mon innocence.

» J'ai beau lui exagérer le ſacrifice que je » lui ai fait, il ſe met à rire, & me ſou- » tient qu'il m'a trouvée très-profane. Ce- » pendant je ſuis ſi groſſe, que je n'oſe » plus me préſenter ſur le théatre: car je » ſuis, ſur le chapitre de l'honneur, d'une » délicateſſe inconcevable; & je ſoutiens » toujours qu'à une fille bien née, il eſt » plus facile de faire perdre la vertu que la » modeſtie. Avec cette délicateſſe, vous » jugez bien que ce jeune abbé n'eût ja- » mais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe » marier avec moi : un motif ſi légitime » me fit paſſer ſur les petites formalités » ordinaires, & commencer par où j'aurois » dû finir. Mais, puiſque ſon infidélité » m'a déshonorée, je ne veux plus vivre » à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on » ne me donne gueres de quoi vivre : car, » à préſent que j'avance en âge, & que » je perds du côté des charmes, ma pen- » ſion, qui eſt toujours la même, ſemble » diminuer tous les jours. J'ai appris, par » un homme de votre ſuite, que l'on fai- » ſoit un cas infini, dans votre pays, d'une » bonne danſeuſe; & que, ſi j'étois à

» Iſpahan,

» Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt
» faite. Si vous vouliez m'accorder votre
» protection, & m'emmener avec vous
» dans ce pays-là, vous auriez l'avantage
» de faire du bien à une fille qui, par sa
» vertu & sa conduite, ne se rendroit pas
» indigne de vos bontés. Je suis. . . . . .

De Paris le 2 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXIX.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

LE pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes mêmes; car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle saint Pierre: & c'est certainement

une riche ſucceſſion ; car il a des tréſors immenſes, & un grand pays ſous ſa domination.

Les évêques ſont des gens de loi qui lui ſont ſubordonnés, & ont, ſous ſon autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils ſont aſſemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils ſont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction, que de diſpenſer d'accomplir la loi. Car tu ſauras que la religion chrétienne eſt chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : &, comme on a jugé qu'il eſt moins aiſé de remplir ſes devoirs, que d'avoir des évêques qui en diſpenſent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de ſorte que, ſi on ne veut pas faire le rahmazan, ſi on ne veut pas s'aſſujettir aux formalités des mariages, ſi on veut rompre ſes vœux, ſi on veut ſe marier contre la défenſe de la loi, quelquefois même ſi on veut revenir contre ſon ferment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne auſſi-tôt la diſpenſe.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un

nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui ſoulevent entre eux mille queſtions nouvelles ſur la religion : on les laiſſe diſputer long-tems, & la guerre dure juſqu'à ce qu'une déciſion vienne la terminer.

Auſſi puis-je t'aſſurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Chriſt.

Ceux qui mettent au jour quelque propoſition nouvelle ſont d'abord appellés hérétiques. Chaque héréſie a ſon nom, qui eſt, pour ceux qui ſont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'eſt hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une diſtinction à ceux qui accuſent d'héréſie ; &, quelle que ſoit la diſtinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai ouï dire qu'en Eſpagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie ; &

qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté ſur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice ! Sans cela, un pauvre diable eſt bien embarraſſé. Quand il jureroit, comme un payen, qu'il eſt orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner ſa diſtinction, point de diſtinction ; il ſeroit en cendres, avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres juges préſument qu'un accuſé eſt innocent ; ceux-ci le préſument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour regle, de ſe déterminer du côté de la rigueur ; apparemment, parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'un autre côté, ils en ont ſi bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion

infâme. Ils font, dans leur sentence, un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de souffre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les avoir condamnés : mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des prophetes ! ces tristes spectacles y sont inconnus *. La sainte religion que les anges y ont apportée se défend par sa vérité même ; elle n'a point besoin de ces moyens violens pour les maintenir.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

LETTRE XXX.

RICA AU MÊME.

A Smyrne.

Les habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres ; ſi j'étois aux thuilleries, je voyois auſſi-tôt un cercle ſe former autour de moi ; les femmes mêmes faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : ſi j'étois aux ſpectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dreſſées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je ſouriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient preſque jamais ſortis de leur chambre, qui diſoient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Perſan. Choſe admirable ! je trouvois de mes portraits

par-tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, ſur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas aſſez vu.

Tant d'honneurs ne laiſſent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme ſi curieux & ſi rare ; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me ſerois jamais imaginé que je duſſe troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit réſoudre à quitter l'habit Perſan, & à en endoſſer un à l'Européenne, pour voir s'il reſteroit encore, dans ma phyſionomie, quelque choſe d'admirable. Cet eſſai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juſte. J'eus ſujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un inſtant, l'attention & l'eſtime publique ; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, ſans qu'on m'eût mis en occaſion d'ouvrir la bouche : mais, ſi quelqu'un, par haſard, apprenoit à la compagnie que j'étois Perſan, j'entendois

aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! comment peut-on être Persan ?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

RHÉDI A USBEK.

A Paris.

JE suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mosquées sortir de dessous l'eau ; & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau-vive ; il est impossible

d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophete ; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les superstitions Européennes ; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie ; j'étudie les arts, enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans les pays de ma naissance.

De Venise, le 16 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXII.

RICA A ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maiſon où l'on entretient environ trois cents perſonnes aſſez pauvrement. J'eus bientôt fait ; car l'égliſe & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui ſont dans cette maiſon étoient aſſez gais ; pluſieurs d'entre eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je ſortois, un de ces hommes ſortoit auſſi ; & m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui eſt le quartier le plus éloigné de Paris : J'y vais, me dit il, & je vous y conduirai ; ſuivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me ſauva adroitement des carroſſes & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curioſité me prit : Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point ſavoir qui vous êtes ? Je ſuis aveugle, monſieur, me répondit-il. Comment ! lui dis-je, vous êtes aveugle ? Et que ne

priez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire ? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il : il y a quatre cents ans que nous ſommes trois cents aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez : je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette égliſe, où je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXIII.

USBEK A RHÉDI.

A Veniſe.

LE vin eſt ſi cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de

cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance ; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices & de leurs cruautés.

Je le dirai à la honte des hommes. La loi interdit à nos princes l'usage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même ; cet usage, au contraire, est permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même. Dans une débauche licencieuse on se révolte avec fureur contre les préceptes ; & la loi faite pour nous rendre justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je désapprouve l'usage de cette liqueur, qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égaient. C'est la sagesse des Orientaux, de chercher des remedes contre la tristesse, avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il

arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un philoſophe, qu'on appelle Séneque : mais les Aſiatiques, plus ſenſés qu'eux & meilleurs phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer, de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſérable : il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame, unie avec le corps, en eſt ſans ceſſe tyranniſée. Si le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe : mais ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame

redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égaient, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

LES femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt difficile de ne point aimer les premieres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes: les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y menent; elles ne jouent, ni ne veillent; elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que

le serrail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination & du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, & les joies séveres ; & on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la gaîtié qu'ont les François : on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils, personne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux : ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue : ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition. Ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obsedent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains ; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie & par désespoir ; qui, brûlant de se venger des deux sexes, dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible ; qui tirant de son imperfection, de sa laideur & de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui enfin, rivé pour

pour jamais à la porte, où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe ?

De Paris, le 14 de la lune de Zilbagé, 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK À GEMCHID, SON COUSIN, DERVIS DU BRILLANT MONASTERE DE TAURIS.

QUE penſes-tu des chrétiens, ſublime dervis ? Crois-tu qu'au jour du jugement ils ſeront, comme les infideles Turcs, qui ſerviront d'ânes aux juifs, & les meneront au grand trot en enfer ? Je ſais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des prophetes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été heureux pour trouver des moſquées dans leur

pays, crois-tu qu'ils ſoient condamnés à des châtimens éternels ? & que dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître ? Je puis te le dire : j'ai ſouvent examiné ces chrétiens ; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais ouï parler.

Ils ne reſſemblent point à ces infideles que nos ſaints prophetes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du ciel : ils ſont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vînt éclairer le viſage de notre grand prophete.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une ſémence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la converſion générale. J'ai ouï parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la Polygamie triomphante*, dans lequel il eſt prouvé que la

Polygamie est ordonnée aux chrétiens. Leur baptême est l'image de nos ablutions légales ; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, sept fois le jour. Ils esperent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la résurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquels ils esperent fléchir la miséricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & se méfient des mauvais. Ils ont une sainte crédulité pour les miracles que dieu opere par le ministere de ses serviteurs. Ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites, & le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométisme quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la vérité s'échappe, & perce toujours les ténebres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra sur la terre que des vrais croyans. Le tems, qui consume tout, détruira les er-

reurs mêmes. Tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard : tout, jusques à la loi, sera consommé ; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les célestes archives.

De Paris, le 20 de la lune de Zilbagé, 1713.

LETTRE XXXVI.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

LE café est très-en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle maniere qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux

eſprits, c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à des choſes puériles. Par exemple : lorſque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés ſur une diſpute la plus mince qui ſe puiſſe imaginer : il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux poëte Grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, auſſi-bien que le tems de ſa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais, parmi ces diſtributeurs de réputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on ſe diſoit cordialement, de part & d'autre, des injures ſi groſſieres, on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller, devant un de ces défenſeurs du poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne

ſeroit pas mal relevé ! & je crois que ce zele, ſi délicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit bien pour défendre celle des vivans ! Mais, quoi qu'il en ſoit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des cenſeurs de ce poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine ſi implacable ! Ils frappent à préſent des coups en l'air; mais que ſeroit-ce, ſi la fureur étoit animée par la préſence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler diſputent en langue vulgaire; & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de diſputeurs, qui ſe ſervent d'une langue barbare, qui ſemble ajouter quelque choſe à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens; ils ſe nourriſſent de diſtinctions; ils vivent de raiſonnemens obſcurs & de fauſſes conſéquences. Ce métier où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre. On a vu une nation entiere, chaſſée de ſon pays, traverſer les mers pour s'établir en France;

n'emportant avec elle, pour parer aux néceſſités de la vie, qu'un redoutable talent pour la diſpute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilbagé, 1713.

LETTRE XXXVIII.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

LE roi de France eſt vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos hiſtoires, d'un monarque qui ait ſi long-tems régné. On dit qu'il poſſede à un très-haut degré le talent de ſe faire obéir : il gouverne avec le même génie ſa famille, ſa cour, ſon état : on lui a ſouvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguſte ſultan, lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale !

J'ai étudié ſon caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'eſt impoſſible de

résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatre-vingts : il aime sa religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires ; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même-tems, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paie aussi libéralement les assiduités ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines : souvent il préfere un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur souve-

raine doive être gênée dans la distribution des graces ; & , sans examiner si celui qu'il comble des biens est homme de mérite , il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues , & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique , sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais , que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent ; ses armées sont aussi nombreuses , ses ressources aussi grandes , & ses finances aussi inépuisables.

De Paris , le 7 de la lune de Maharran, 1713.

LETTRE XXXVIII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

C'EST une grande queſtion, parmi les hommes, de ſavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer. Il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de généroſité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime, nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant, ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne ſauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche

point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites, que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à deſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus ſage que moi, ſeroit embarraſſé de décider: car, ſi les Aſiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi la loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un philoſophe très-galant: la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire, que nous

avons ſur elles, eſt une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laiſſé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conſéquent, plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages, qui devoient ſans doute leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le ſommes point.

Or, s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel ; celui de la beauté, à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les pays ; mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilége ? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts ? Mais c'eſt une véritable injuſtice. Nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus po-

lis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis ; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe ; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophete a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI * IBBI, AU JUIF BEN JOSUÉ, PROSÉLYTE MAHOMÉTAN.

A Smyrne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet, Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce graud prophete, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage

* *Hagi* est un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

authentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophete, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance : la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; toutes les idoles se prosternerent ; les trônes des rois furent renversés ; Lucifer fut jetté au fond de la mer ; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abîme, & s'enfuit sur le mon Cabès, d'où, avec une voix terrible il appella les anges.

Cette nuit, dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne pût passer. L'art des magiciens & négromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidele.

Selon le témoignage d'Isben Aben, historien Arabe, les générations des oiseaux,

des nuées, des vents, & tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, & se disputerent cet avantage. Les oiseaux disoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & disoient: c'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées, non; c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les instans, de la fraîcheur des eaux. Là-dessus, les anges indignés s'écrioient: Que nous restera-t-il donc à faire? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina toutes les disputes: il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce que heureuses les mamelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que

pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XL.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

DÈS qu'un grand est mort, on s'assemble dans une mosquée, & l'on fait son oraison funebre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naissance, & non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes même de sa

famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire ?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjouir : nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire peſer comme un bœuf ; quand je vois les peuples ſe réjouir de ce que ce prince eſt devenu plus matériel, c'eſt-à-dire, moins capable de les gouverner, j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR A USBEK.

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique ſeigneur; & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques ſont extrêmement rares à préſent, j'avois penſé de me ſervir d'un eſclave noir, que tu as à la campagne: mais je n'ai pu juſqu'ici le porter à ſouffrir qu'on le conſacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'eſt ſon avantage, je voulus l'autre jour uſer, à ſon égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les ſervices qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'oſe pas même regarder: mais il ſe mit à hurler, comme ſi on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre

qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir fait de moi. Cependant je te jure par les cent mille prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du serrail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharam, 1713.

LETTRE XLII.

PHARAN A USBEK, SON SOUVERAIN SEIGNEUR.

SI tu étois ici, magnifique seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc ; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il

prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable, il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : j'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avoue, magnifique seigneur : je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres : mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si

je ne mourrois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime ſeigneur, dans une humilité profonde. Fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée, & qu'il ne ſoit pas dit que, par ton ordre, il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK A PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caracteres ; faites-les baiser au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme si vous m'aviez toujours devant les yeux ; car sachez que plus mes bontés sont grandes, plus vous serez puni, si vous en abusez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

IL y a en France, trois sortes d'états ; l'église, l'épée & la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi ; chacun s'éleve au dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai

J'ai lu, dans une relation, qu'un François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois, un parasol, en forme de dais le couvroit de l'ardeur du soleil; tous ses ornemens & ceux de la reine, sa femme, consistoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre : &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de bri-

gandage, regarde tous les rois du monde comme ſes eſclaves, & les inſulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, le 28 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLV.

RICA A USBEK.

A ***.

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut ſoudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque ſociété, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeſte; ſa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre ſon pourpoint noir; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux ſages précautions, avec leſquelles il avoit coutume de déguiſer le délabrement de ſon équipage.

Levez-vous, me dit-il; j'ai beſoin de

vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, & je serai bien aise que ce soit avec vous : premiérement, que nous allions, rue saint Honoré, parler à un notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg Saint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus ; & j'espere passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, & établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes ; non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure : tout cela se fit si promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais ; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur-tout ceci : &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliere de richesses & de pauvreté ; de maniere que je ne savois que croire. Mais enfin, je

rompis le ſilence ; &, le tirant à part, je lui dis : Monſieur, qui eſt-ce qui paiera tout cela ? Moi, dit-il : venez dans ma chambre, je vous montrerai des tréſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands monarques : mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le ſuis. Nous grimpons à ſon cinquieme étage ; &, par une échelle, nous nous guindons à un ſixieme qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à préſent toutes les qualités que les philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret,

que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire!

Je sortis, & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colere, & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain; &, si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

De Paris, le dernier de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

JE vois ici des gens qui diſputent, ſans fin, ſur la religion : mais il ſemble qu'ils combattent en même tems à qui l'obſervera le moins.

Non ſeulement ils ne ſont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens ; & c'eſt ce qui me touche : car, dans quelque religion qu'on vive, l'obſervation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, ſont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il profeſſe ? Mais le moyen le plus sûr, pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les regles de la ſociété, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſup-

poſe auſſi que dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on eſt aſſuré de lui plaire en les aimant auſſi ; c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix ſous leſquelles ils vivent.

Par-là, on eſt bien plus ſûr de plaire à dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que dieu les a commandées : mais c'eſt la matiere d'une grande diſcuſſion : on peut facilement s'y tromper ; car il faut choiſir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à dieu cette priere : Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté ; mais chaque homme que je conſulte veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſais en quelle langue je dois

vous parler. Je ne ſais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur, ſi je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravanſera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me ſoutinrent tous trois que je vous avois griévement offenſé ; l'un, * parce que cet animal étoit immonde ; l'autre, ** parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin, *** parce qu'il n'étoit pas poiſſon. Un brachmane qui paſſoit par-là & que je pris pour juge, me dit : ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, &

* Un Juif.
** Un Turc.
*** Un Arménien.

que

que dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévere : que savez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses, seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1713.

LETTRE XLVII.

ZACHI A USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me ſuis réconciliée avec Zéphis ; le ferrail, partagé entre nous, s'eſt réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand feſtin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & pluſieurs de tes couſines s'y trouverent auſſi : elles étoient venues à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes pour la campagne, où nous eſpérions être plus libres : nous montâmes ſur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes pas le tems

d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution ; car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere, qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boîte, & se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour ; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort : & tes fideles eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la

voix & la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, déshabillée, pour me secourir, mais un eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi que lorsque le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes ! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie ; nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du serrail de Fatmé, le 2 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK A RHÉDI.

A Veniſe.

CEUX qui aiment à s'inſtruire ne ſont jamais oiſifs. Quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner : j'écris le ſoir ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéreſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres, ſont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être : nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les ſociétés. Je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché. Notre air étranger n'offenſe plus perſonne ; nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous

trouver quelque politeſſe ; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſidération, qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la ſimplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe : mais je vous ſupplie d'agréer que

je vous faſſe quelques queſtions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un ſeul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cents fois la torture ; & je ne les devinerois de mille ans ; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eſt ſi familier avec vos ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile ? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité : mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger ; mais il me ſemble qu'il y a, en général, une certaine politeſſe commune à toutes les nations ; je ne

lui trouve point de celle-là : eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres ? Cet homme me répondit-il en riant, eſt un fermier : il eſt autant au deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au deſſous de tout le monde par ſa naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui : il eſt bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par ſon cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit ſi lugubre avec un air ſi gai & un teint ſi fleuri ? il ſourit ſi gracieuſement dès qu'on lui parle ; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis eſt, un directeur. Tel que vous le voyez, il en ſait plus que les maris ; il connoît le foible des femmes : elles ſavent auſſi qu'il a le ſien. Comment, dis-je ! il parle toujours de quelque choſe, qu'il appelle la grace ? non pas toujours, me répondit-il :

à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chûte : il foudroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils, soins officieux, visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; il est excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit ? C'est, me répondit-il, un poëte, & le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai, & aussi ce qu'ils seront toute leur vie ; c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes : aussi ne les épargne-t-on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette mai-

ſon ; & il y eſt bien reçu du maître & de la maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne : il fit leur épithalame lorſqu'ils ſe marierent : c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie ; car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eſt un gardien ſévere. Les gens, dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée ; ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde : il n'y a qu'une choſe ; c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſapprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de ſi bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont les vices ſont plus rafinés ; & peut-être en eſt-il comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas,

qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége où il n'ait pas monté à la tranchée : il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la monarchie : &, à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites : il respire dans les tems qui se sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté, me répondit-il ; mais le service l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place, où il

racontera ſes aventures le reſte de ſes jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il : c'eſt de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois ſubalternes : nous les regardons comme des gens dont l'eſprit eſt rétréci dans les détails, & qui par l'habitude des petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup-d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de pluſieurs lieues dans toutes ſes ſituations différentes, cette préſence d'eſprit qui fait que dans une victoire on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'acquerra jamais ces talens : c'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & ſublimes, que le ciel a partagés non-ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un génie héroïque ; & des emplois ſubalternes, pour ceux dont les talens le ſont auſſi. De ce

nombre, sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence ! D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se fait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrerent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi ; &, m'adressant la parole : il fait beau ; voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la

maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur; mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris; mais je ne me fixe pas à une, je leur en donne bien à garder: car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand'chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, monsieur: je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere; j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, luï dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propres à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta

au viſage ; & je crois que, pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laiſſe vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahiſon, le rapt, la perfidie & l'injuſtice conduiſent à la conſidération ? où l'on eſtime un homme, parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la ſéduction! La lumiere du jour n'eſt pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend ſemblables aux anges & aux puiſſances incorporelles. Terre natale & chérie, ſur qui le ſoleil jette ſes premiers regards, tu n'es point ſouillée par les crimes horribles qui obligent cet aſtre à ſe cacher dès qu'il paroît dans le noir occident..

De Paris, le 5 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE XLIX.

RICA A USBEK.

A ***.

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe defcendoit jufqu'à fa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : fon habit étoit gris, groffier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut fi bifarre que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaifie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monfieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perfe, où vous tenez un rang diftingué. Je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois

trois religieux. Mon pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perſe? Moi, monſieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je ſuis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'eſt, me répondit-il, que ſi nous avions cet hoſpice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoiſſez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, monſieur, je ne les connois pas. Eh morbleu! que vous importe donc qu'ils aillent en Perſe? C'eſt un beau projet de faire reſpirer l'air de Casbin à deux capucins! cela ſera très-utile & à l'Europe & à l'Aſie! il eſt fort néceſſaire d'intéreſſer là-dedans les monarques! voilà ce qui s'appelle de belles colonies! Allez; vous & vos ſemblables n'êtes point faits pour être tranſplantés, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE L.

RICA A ***.

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir ; ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualités, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces gens vertueux qui ſemblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit ſurprendre.

Si la modeſtie eſt une vertu néceſſaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces inſectes qui oſent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent ſans ceſſe d'eux-mêmes : leurs converſations ſont un miroir qui préſente tou-

jours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choſes qui leur ſont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les groſſiſſe à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout penſé : ils ſont un modele univerſel, un ſujet de comparaiſons inépuiſables, une ſource d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange eſt fade, lorſqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla, pendant deux heures, de lui, de ſon mérite & de ſes talens : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il ceſſa de parler. La converſation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroiſſoit aſſez chagrin, commença par ſe plaindre de l'ennui répandu dans les converſations. Quoi! toujours des ſots qui ſe peignent eux-mêmes, & qui ramenent tout à eux? Vous avez raiſon, reprit bruſquement notre diſcoureur : il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la

naiſſance, je fais de la dépenſe, mes amis diſent que j'ai quelque eſprit; mais je ne parle jamais de tout cela : ſi j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt ma modeſtie.

J'admirois cet impertinent; &, pendant qu'il parloit tout haut, je diſois tout bas : heureux celui qui a aſſez de vanité pour ne dire jamais du bien de lui; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point ſon mérite avec l'orgueil des autres!

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN MOSCOVIE, A USBEK.

A Paris.

ON m'a écrit d'Iſpahan, que tu avois quitté la Perſe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé pluſieurs négociations importantes.

Tu ſais que le Czar eſt le ſeul des princes chrétiens dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs, comme nous.

Son Empire eſt plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moſcow juſqu'à la derniere place de ſes états du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie & des

biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophetes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant dès qu'un grand est disgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophete nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes, qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise, & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne sauroit croire combien les femmes Moscovites * aiment à être bat-

* Ces mœurs sont changées.

tues : elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite oppoſée de ſa part, eſt une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit derniérement à ſa mere.

MA CHERE MERE,

» Je ſuis la plus malheureuſe femme du » monde : il n'y a rien que je n'aie fait » pour me faire aimer de mon mari & je » n'ai jamais pu y réuſſir. Hier, j'avois » mille affaires dans la maiſon ; je ſortis, » & je demeurai tout le jour dehors : je » crus, à mon retour, qu'il me battroit » bien fort ; mais il ne me dit pas un ſeul » mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée : » ſon mari la bat tous les jours ; elle ne » peut pas regarder un homme, qu'il ne » l'aſſomme ſoudain : ils s'aiment beau- » coup auſſi, & ils vivent de la meilleure » intelligence du monde.

» C'eſt ce qui la rend ſi fiere : mais je ne » lui donnerai pas long-tems ſujet de me

» méprifer. J'ai réfolu de me faire aimer
» de mon mari, à quelque prix que ce foit:
» je le ferai fi bien enrager, qu'il faudra
» bien qu'il me donne des marques d'ami-
» tié. Il ne fera pas dit que je ne ferai pas
» battue, & que je vivrai dans la maifon
» fans que l'on penfe à moi. La moindre
» chiquenaude qu'il me donnera, je crierai
» de toute ma force, afin qu'on s'imagine
» qu'il y va tout de bon; & je crois que,
» fi quelque voifin venoit au fecours, je
» l'étranglerois. Je vous fupplie, ma chere
» mere, de vouloir bien repréfenter à mon
» mari qu'il me traite d'une maniere in-
» digne. Mon pere, qui eft un fi honnête
» homme, n'agiffoit pas de même; & il
» me fouvient, lorfque j'étois petite fille,
» qu'il me fembloit quelquefois qu'il vous
» aimoit trop. Je vous embraffe, ma chere
» mere.

Les Mofcovites ne peuvent point fortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainfi, féparés des autres nations par les loix du pays, ils ont confervé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils

qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation, oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow, le 2 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LII.

RICA A USBEK.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une ſocieté, où je me divertis aſſez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingts ans, une de ſoixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain inſtinct me fit approcher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille: Que dites-vous de ma tante, qui, à ſon âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'eſt un deſſein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de ſa tante, qui me dit: Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette? C'eſt du tems perdu, lui dis-je; & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plai-

gnois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme qui a quatre-vingts ans, & qui met des rubans couleur-de-feu : elle veut faire la jeune, & elle y réussit ; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : Nous avons assez monté ; descendons à présent, & commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous crois, à-peu-près, de même âge. Vraiment, Monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame & vous, lui mon-

trant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre niece ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint... Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mere avoit, pour le moins vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai ouï dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame ; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mê-

mes, & ſe dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

ZÉLIS A USBEK.

A Paris.

JAMAIS paſſion n'a été plus forte & plus vive que celle de Coſrou, eunuque blanc, pour mon eſclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuſer. Et pourquoi ferois-je de la réſiſtance, lorſque ſa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît ſatisfaite de l'idée de ce mariage impoſteur, & de l'ombre vaine qu'on lui préſente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouſie; qui ne ſortira de ſa froideur que pour entrer dans un déſeſpoir inutile; qui ſe rapellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour

la faire ſouvenir de ce qu'il n'eſt plus ; qui, toujours prêt à ſe donner, & ne ſe donnant jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe, & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition !

Et quoi ! être toujours dans les images & dans les fantômes ? ne vivre que pour imaginer ? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs ? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpece, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder ? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préferes mon air libre & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue ; que la nature ſe dédommage de ſes pertes ; qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition ; qu'on peut

bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible; & que, dans cet état, on est comme dans un troisieme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi savoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le serrail. Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIV.

RICA A USBEK

*A ***.*

J'ÉTOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu sais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à

grands pas, difoit à un autre : Je ne fais ce que c'eft ; mais tout fe tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui ne m'ait fait honneur ; & je me fuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converfations, fans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreffé la parole. J'avois préparé quelques faillies pour relever mon difcours ; jamais on n'a voulu fouffrir que je les fiffe venir : j'avois un conte fort joli à faire ; mais, à mefure que j'ai voulu l'approcher, on l'a efquivé comme fi on l'avoit fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieilliffent dans ma tête, fans que j'en aie pu faire le moindre ufage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je ferai un fot ; il femble que ce foit mon étoile, & que je ne puiffe m'en difpenfer. Hier, j'avois efpéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en impofent point, & je voulois dire les plus jolies chofes du monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma converfation ; mais elles ne tinrent jamais un propos fuivi, & elles couperent, comme

des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une pensée, reprit l'autre : Travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler : & nous nous secourrons si bien, que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes ; &, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit & le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai, en te montrant : Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de

faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me retournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils ſe défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il ſortira de-là ; à merveilles ; quelle préſence d'eſprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſés à l'uſage de ceux qui n'ont point d'eſprit, & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant ſix mois, nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention, c'eſt de ſoutenir leur fortune : ce n'eſt pas aſſez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le ſemer par-tout ; ſans cela, autant de perdu : & je t'avoue qu'il n'y a rien de ſi

déſolant que de voir une jolie choſe, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi-bien des ſottiſes qui paſſent *incognito*; & c'eſt la ſeule choſe qui peut nous conſoler dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, & je te promets, avant ſix mois, une place à l'académie : c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art; tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'eſprit du corps : tu ſeras de même; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudiſſemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultés : les dernieres faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de ſi plénier : ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre : mais on ſait toujours, choſe honteuſe ! le moment de leur défaite ; &, ſans conſulter les aſtres, on peut prédire, au juſte, l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes : c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-

malheureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laſſer. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé qui voudroit jouir de la lumiere du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime ſa femme eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe

faire aimer d'une autre ; qui abuſe de la néceſſité de la loi, pour ſuppléer aux agrémens qui lui manquent ; qui ſe ſert de tous ſes avantages, au préjudice d'une ſociété entiere ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement ; & qui agit, autant qu'il eſt en lui, pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui ſe cache en Aſie avec tant de ſoin, ſe porte ici ſans inquiétude. On ſe ſent en état de faire diverſion par-tout. Un prince ſe conſole de la perte d'une place, par la priſe d'une autre : dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la fortereſſe de Candahar ?

Un homme qui, en général, ſouffre les infidélités de ſa femme, n'eſt point déſapprouvé, au contraire, on le loue de ſa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées ; mon conducteur me les faiſoit toujours remarquer : mais elles étoient

toutes si laides, qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent gueres de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable ; &, si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

De Paris, le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LVI.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

LE jeu est très-en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur ; ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de pro-

bité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, ſans examen ; quoiqu'il n'y aït perſonne qui ne ſache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très-ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur-tout très-adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere ; mais, à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir ; & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe, juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coqueterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiecles, rangées autour d'une table, je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, ſur-tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems

de

de s'appaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir : tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison. Il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hasard ; & , quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur : c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire : elle tempere la violence de nos desirs.

De Paris, le 10 de la lune de Zilhagé, 1714.

LETTRE LVII.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du troisieme.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques & sublimes titres: ils ont raison; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins, & quelques-uns de ces dervis, qu'on appelle confesseurs, sont toujours ici ou trop estimés, ou trop méprisés: cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entre eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : il me fit voir toute la maison. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à discourir. Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. Casuiste ? repris-je. Depuis que je suis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Hé bien, écoutez, je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés ; de mortels, qui excluent absolument du paradis ; & de véniels, qui offensent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : or, tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés ; car, à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a gueres personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien

les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection ; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premieres places : aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de conscience : &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur

donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes ; & , pourvu qu'il puiſſe perſuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le ſecret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choſes qui en paroiſſent les moins ſuſceptibles. Mon pere, lui dis-je, cela eſt fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le ciel ? Si le ſophi avoit à ſa cour un homme qui fît à ſon égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ſes ordres, & qui apprît à ſes ſujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler ſur l'heure. Je ſaluai mon dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

De Paris, le 23 de la lune de Maharram, 1714.

LETTRE LVIII.

RICA A RHÉDI.

A Venise.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les esprits aériens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans avoir de femmes.

Vous trouverez encore des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient seulement eu un quart-d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & se cueille la centieme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de l'art toutes les injures du tems,

ſavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle ; même rappeller une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'afferment point : ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie : chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui pourſuivent le revenu de quelque moſquée, auroit auſſi-tôt compté les ſables de la mer, & les eſclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſavent pas : & ce talent eſt bien conſidérable, car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſait, mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement ; la mort ne ſauroit autrement exercer ſon

empire : car il y a, dans tous les coins; des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où vont ſe prendre tous les acheteurs. L'on en ſort cependant à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entiere pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.

Il n'y a personne qui ne ſorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres, on apprend à le conſerver : ſeul avantage des étrangers dans cette ville enchantereſſe.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LIX.

LETTRE LIX.

RICA A USBEK.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espece : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans ; mais, à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte ; le tems n'est plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danser : à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un

vieux ſeigneur, l'état n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à préſent un miniſtre comme monſieur Colbert ; je le connoiſſois beaucoup, ce monſieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à ſon aiſe ; mais, aujourd'hui, je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un eccléſiaſtique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'héréſie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme qui n'avoit point encore parlé ? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille, cet homme eſt charmé de l'édit ; & il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me ſemble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les Negres peignent le diable d'une blancheur ébblouiſ-

ſante, & leurs dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent juſques aux cuiſſes ; & qu'enfin tous les idolâtres aient repréſenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, ſi les triangles faiſoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent ſur un atôme, c'eſt-à-dire la terre, qui n'eſt qu'un point de l'univers, ſe propoſer directement pour modeles de la providence, je ne ſais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petiteſſe.

De Paris, le 14 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LX.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

TU me demandes s'il y a des juifs en France ? Sache que par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précifément ce qu'ils font en Perfe : rien ne reffemble plus à un juif d'Afie, qu'un juif Européen.

Ils font paroître chez les chrétiens, comme parmi nous, une obftination invincible pour leur religion, qui va jufqu'à la folie.

La religion juive eft un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre ; je veux dire le mahométifme, & le chriftianifme : ou plutôt, c'eft une mere qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches font les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitement qu'elle en ait reçu,

elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de les avoir miſes au monde : elle ſe ſert de l'une & de l'autre, pour embraſſer le monde entier, tandis que, d'un autre côté, ſa vieilleſſe vénérable embraſſe tous les tems.

Les juifs ſe regardent donc comme la ſource de toute ſainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait inſenſiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement ſéduits : mais comme il s'eſt fait tout-à-coup, & d'une maniere violente ; comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naiſſance, ils ſe ſcandaliſent de trouver en nous des âges, & ſe tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouiſſent. On commence à ſe défaire, parmi les chrétiens, de cet eſprit d'intolérance qui les animoit : on s'eſt mal trouvé en Eſpagne

de les avoir chaſſés, & en France d'avoir fatigué les chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du Prince On s'eſt apperçu que le zele pour les progrès de la religion eſt différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & que, pour l'aimer & l'obſerver, il n'eſt pas néceſſaire de haïr & de perſécuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il ſeroit à ſouhaiter que nos muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément ſur cet article, que les chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laiſſer à dieu le ſoin de décider des mérites de ces ſaints prophetes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de reſpect, & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite, ou bien ſous le marche-pied de ſon trône.

De Paris, le 18 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LXI.

USBEK A RHÉDI.

A Veniſe.

J'ENTRAI l'autre jour dans une égliſe fameuſe, qu'on appelle Notre-Dame : pendant que j'admirois ce ſuperbe édifice, J'eus occaſion de m'entretenir avec un eccléſiaſtique, que la curioſité y avoit attiré comme moi. La converſation tomba ſur la tranquillité de ſa profeſſion. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raiſon, cependant il a ſes déſagrémens : nous ne ſommes point ſi ſéparés du monde, que nous n'y ſoyons appellés en mille occaſions : là, nous avons un rôle très-difficile à ſoutenir.

Les gens du monde ſont étonnans : ils ne peuvent ſouffrir notre approbation, ni nos cenſures : ſi nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; ſi nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-deſſous de notre caractere. Il n'y

a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout. Cet état si heureux & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en dieu ; la nécessité du jeûne, à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse, & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse, & est, pour

ainsi dire, attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule, que si on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'état ; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne sont point fondamentaux ; & nous ressemblons à ce conquérant de la Chine, qui poussa ses sujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargés les devoirs de notre sainte religion, est souvent dangereux : & il ne sauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur, nommé Théodose, fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans : s'étant ensuite présenté pour entrer dans une église, un évêque, nommé Ambroise, lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un sacrilége ; &, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un

tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit sortir : &, en cela, il fit l'action d'un fanatique; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

De Paris, le 1 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZÉLIS A USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septieme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sauroit de trop bonne-heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres, qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux ; qui, les condamnant au serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir ; il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des

hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs ; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que nous fuſſions des inſtrumens animés de leûr félicité: elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même où tu me retiens, je ſuis plus libre que toi. Tu ne ſaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouiſſe de tes inquiétudes : & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins, ſont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller ſur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon

bonheur, en assurant le tien ; & sache que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du serrail de d'Ispahan, le 2 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

RICA A USBEK.

A ***.

JE crois que tu veux passer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu es dans une maison charmante ; que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à-peu-près la même vie que tu m'as vu mener : je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout

ce qui lui reſte d'Aſiatique, & ſe plie ſans effort aux mœurs Européennes. Je ne ſuis plus ſi étonné de voir, dans une maiſon, cinq ou ſix femmes, avec cinq ou ſix hommes; & je trouve que cela n'eſt pas mal imaginé.

Je le puis dire: je ne connois les femmes que depuis que je ſuis ici: j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un ſerrail.

Chez nous, les caracteres ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés: on ne voit point les gens tels qu'ils ſont, mais tels qu'on les oblige d'être: dans cette ſervitude du cœur & de l'eſprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, qui s'exprime ſi différemment, & qui paroît ſous tant de formes.

La diſſimulation, cet art parmi nous ſi pratiqué & ſi néceſſaire, eſt ici inconnue: tout parle, tout ſe voit, tout s'entend: le cœur ſe montre comme le viſage: dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque choſe de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il conſiſte dans une eſpece de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, ſemble être parvenu à former le caractere général de la nation : on badine au conſeil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambaſſadeur. Les profeſſions ne paroiſſent ridicules qu'à proportion du ſérieux qu'on y met : un médecin ne le ſeroit plus, ſi ſes habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ſes malades en badinant.

De Paris, le 10 *de la lune de Rébiab*, 1, 1714.

LETTRE LXIV.

Le Chef des Eunuques noirs a Usbek.

A Paris.

JE ſuis dans un embarras que je ne ſaurois t'exprimer, magnifique ſeigneur : le ſerrail eſt dans un déſordre & une confuſion épouvantable : la guerre regne entre tes femmes ; tes eunuques ſont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances ſont mépriſées ; tout ſemble permis dans ce tems de licence ; & je n'ai plus qu'un vain titre dans le ſerrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne ſe juge au-deſſus des autres par ſa naiſſance, par ſa beauté, par ſes richeſſes, par ſon eſprit, par ton amour, & qui ne faſſe valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque inſtant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de

les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaiſance même, vertu ſi rare & ſi étrangere dans le poſte que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique ſeigneur, la cauſe de tous ces déſordres ? Elle eſt toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : ſi, au lieu de la voie des remontrances, tu me laiſſois celle des châtimens : ſi, ſans te laiſſer attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je laſſerois leur humeur impérieuſe & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au ſerrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel ; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuſe dans la

ſuite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ſerrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus ſévere que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire abſolu. On n'y entendoit parler ni de diviſions, ni de querelles : un ſilence profond régnoit partout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour-à-tour, elles en ſortoient au moindre ſigne que nous en faiſions : le reſte du tems, elles étoient preſque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni ſans miſéricorde. Je ſuis, diſoit-il, eſclave ; mais je le ſuis d'un homme qui eſt votre maître & le mien ; & j'uſe du pouvoir qu'il m'a donné ſur vous : c'eſt lui qui vous châtie & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître,

qu'elles n'y fuſſent appellées ; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées ſans ſe plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce ſerrail tranquille, j'étois mille fois plus reſpecté que je ne le ſuis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté ; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler ſelon ſes vues, & de lui ſuccéder dans le poſte qu'il rempliſſoit : il ne fut point étonné de ma grande jeuneſſe ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans ſa confiance, qu'il ne faiſoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis ſi long-tems. C'eſt ſous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai ſous lui le cœur des femmes : il m'apprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit à me les

voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse, pour quelque tems, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prieres & les reproches : il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir, & se sentoit flatté de cette espece de triomphe. Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarrasse pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fideles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien. Il savoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus sécretes. Il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles

n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique seigneur, dans un serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres: permets que je me fasse obéir: huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion: c'est ce que ta gloire demande, & que ta sûreté exige.

De ton serrail d'Ispahan, le 9 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

USBEK A SES FEMMES,

Au ſerrail d'Iſpahan.

J'APPRENDS que le ſerrail eſt dans le déſordre, & qu'il eſt rempli de querelles & de diviſions inteſtines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes ; étoit-ce pour me tromper ?

C'eſt vous qui ſeriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand eunuque ; ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre conſidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand ſujet de ſe plaindre : il dit que vous n'avez aucun

égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de votre état ? n'eſt-ce pas à lui que, pendant mon abſence, votre vertu eſt confiée ? C'eſt un tréſor ſacré, dont il eſt le dépoſitaire. Mais ces mépris, que vous lui témoignez, font voir que ceux qui ſont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejetter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVI.

RICA A ***.

ON s'attache ici beaucoup aux ſciences, mais je ne ſais ſi on eſt fort ſavant. Celui qui doute de tout comme philoſophe, n'oſe rien nier comme théologien; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé: la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſageres; & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il

qu'il a vécu, & qu'elle ſache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous les côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre: ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caracteres, qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux; & il me ſemble que c'eſt une eſpece de profanation, de tirer les pieces qui les compoſent du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme! Vous venez dans ma bibliotheque; & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas: c'eſt un beau chef-d'œuvre!

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que

je ſuis outré d'un livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la ſcience univerſelle: mais il m'a rompu la tête, ſans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN A USBEK.

A Paris.

TROIS vaiſſeaux ſont arrivés ici ſans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que ſera-ce au milieu de la Perſe, & dans le ſein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es aſſez aimable pour trouver par-tout des amis ; le cœur eſt citoyen de tous les pays ; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue, je reſpecte les anciennes ami-

tiés ; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été , j'y ai vécu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie : j'ai eu le même empreſſement pour les gens vertueux ; la même compaſſion , ou plutôt la même tendreſſe pour les malheureux ; la même eſtime pour ceux que la proſpérité n'a point aveuglés. C'eſt mon caractére , Usbek : par-tout où je trouverai des hommes , je me choiſirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui , après toi , a , je crois , la premiere place dans mon cœur : c'eſt l'ame de la probité même. Des raiſons particulieres l'ont obligé de ſe retirer dans cette ville , où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête , avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes : & , quoiqu'il cherche la vie obſcure , il y a plus d'héroïſme dans ſon cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi , je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaiſir , & je vois déja que tu as un ami qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHÉRIDON ET D'ASTARTÉ.

JE suis né parmi les Guebres, d'une religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à-peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle ; &, lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres, introduit par Cambyse ; mais la crainte des mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que

notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui ſont des images ſi naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de ſuivre mon inclination & la ſienne, réſolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naiſſante, mais qui étoit déja à ſon dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laiſſant ma ſœur entre les mains d'une de ſes parentes ; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le déſeſpoir de cette ſéparation : j'embraſſai ma ſœur toute baignée de larmes, mais je n'en verſai point : car la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa, & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après, j'appris que, par le crédit d'un de ſes amis, il avoit fait entrer ma ſœur dans le beiram du roi, où elle étoit au ſervice d'une ſultane. Si l'on m'avoit appris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'eſpérois plus de la revoir, ſon entrée dans le

beiram l'avoit rendue mahométane ; & elle ne pouvoit plus, fuivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Teflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ifpahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere ; je lui reprochai d'avoir mis fa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré fur votre famille, lui dis-je, la colere de dieu & du foleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que fi vous aviez fouillé les élémens, puifque vous avez fouillé l'ame de votre fille, qui n'eft pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puiffe ma mort être la feule peine que dieu vous faffe fentir ! A ces mots, je fortis : & pendant deux ans, je paffai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & confidérer le lieu où ma fœur pouvoit être ; m'expofant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane

que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un eunuque qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen ma ſœur ſortit du ſerrail, & prit avec ſon eunuque, une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler, l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours ſous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans ſon beiram; & il me lui fit parler au travers d'une jalouſie: des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au ſon de ſa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis ſi près, & ſi éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle verſa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaiſes excuſes; mais je le traitai comme le dernier des eſclaves. Il fut bien embarraſſé, quand il vit que je parlai à ma ſœur une langue qui lui étoit inconnue, c'étoit l'ancien Perſan, qui eſt notre langue ſacrée. Quoi, ma ſœur! lui dis-je,

eſt-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres ? Je ſais qu'en entrant au beiram, vous avez dû faire profeſſion du mahométiſme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu conſentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être ſi chere ? pour un miſérable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, ſeroit le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, eſt mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît ; & je ſerois auſſi la derniere des femmes, ſi.... Ah, ma ſœur ! lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'eſt ni votre époux, ni ne peut l'être : ſi vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Hélas ! dit-elle, que cette religion ſe montre à moi de loin ! A peine en ſavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer ; mais comptez que

le souvenir de notre enfance me charme toujours ; que, depuis ce tems-là, je n'ai eu que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore ! je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari frémit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la derniere fois de ma vie : si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit ; &, se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma sœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais, outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperduement ma sœur, qu'il ne savoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu, & sous les mêmes voiles, accompagnée de deux

esclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse ? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres ? Votre mere, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari, pour garant de sa vertu, que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frere ! dit-elle, respectez mon

époux, reſpectez la religion que j'ai embraſſée : ſelon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur ! lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc véritable, cette religion ? Ah ! dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas ! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire : &, ſi mes doutes.... A ces mots, elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés, quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point d'eſpérance pour l'autre ? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe, & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne ſont point connus ; que ce n'eſt que le haſard qui y a introduit le mahométiſme ; que cette ſecte y a été établie, non par la voix de la perſuaſion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez régner encore le culte de ces anciens mages. Tranſportez-vous

dans ces ſiecles reculés , tout vous parlera du magiſme , & rien de la ſecte mahométane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que dieu ; au lieu que vous adorez encore le ſoleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris, parmi les muſulmans, à calomnier notre ſainte religion. Nous n'adorons ni les aſtres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des ſacrifices. Ils leur ont ſeulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la divinité. Mais, ma ſœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre ſacré que je vous porte ; c'eſt le livre de notre légiſlateur Zoroaſtre : liſez-le ſans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le liſant : ſouvenez-vous de vos peres, qui ont ſi long-tems

honoré le soleil dans la ville sainte de Balk ; & enfin souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point ; j'attendis, dans le silence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebre. J'ai long-tems combattu : mais, Dieux ! que l'amour leve de difficultés ! Que je suis soulagée ! Je ne crains plus de vous trop aimer ; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez su rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment je me donne à vous : faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai

dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles : je me crus, & je me vis en effet, en un instant, le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je me l'étois figuré tout-à-coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie : je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, & que je mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois

toutes les nuits, sous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin, la seizieme, j'entendis une scie qui travailloit : de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai long-tems sans bouger de-là : je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; &, par son conseil, nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce sé-

jour écarté, ſans témoins, nous répétant ſans ceſſe que nous nous aimerions toujours, attendant l'occaſion que quelque prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage preſcrite par nos livres ſacrés. Ma ſœur, lui dis-je, que cette union eſt ſainte! la nature nous avoit unis, notre ſainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuſe. Il fit, dans la maiſon du payſan, toutes les cérémonies du mariage : Il nous bénit, & nous ſouhaita mille fois toute la vigueur de Guſtaſpe, & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bientôt après, nous quittâmes la Perſe où nous n'étions pas en ſûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la miſere pour ma ſœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque ſecours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non-ſeulement inutile, mais funeſte : car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confiſqués, de l'autre, mes parens preſque dans l'impuiſſance

puissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir! Je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit; &, comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie, & ne laisserent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs, & les joignis à trois lieues de là: mes prieres, mes larmes furent vaines; ils me demanderent toujours trente tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens, je m'adressai à un marchand arménien; je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser; voilà cinq tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage.

Quoi ! dit-elle, vous vous êtes vendu ? Oui, lui dis-je. Ah, malheureux ! qu'avez-vous fait ? N'étois-je pas aſſez infortunée, ſans que vous travaillaſſiez à me le rendre davantage ? Votre liberté me conſoloit, & votre eſclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frere ! que votre amour eſt cruel ! Et ma fille, je ne la vois point ? Je l'ai vendue auſſi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma ſœur y arriva preſque auſſi-tôt que moi ; elle ſe jetta à ſes genoux. Je vous demande, dit-elle la ſervitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il ſe fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux ! dit-elle, as-tu penſé que je puſſe accepter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, ſi vous nous ſéparez. Je me donne à vous, payez-moi, peut-être que cet argent & mes ſervices pourront quelque jour obtenir de vous ce

que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer : comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva ; notre maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là, je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'ap-

pellerent ensuite à Smyrne, où je m'établis. J'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand Arménien, à qui je dois tout; & je lui ai rendu des services signalés.

De Smyrne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA A USBEK.

A ***.

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : de la maniere dont nous le faisons, ce n'est

qu'un amuſement. Mais quoi ? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vos pas toujours occupé des choſes qui ne ſont point intéreſſantes ? Vous avez raiſon ; ces choſes ne ſont point intéreſſantes, car nous nous y intéreſſons ſi peu que rien ; & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une maniere ſi dégagée, je continuai, & lui dis : Monſieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois ; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliotheque, & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laiſſa que mon livre de raiſon. Ce n'eſt pas que je les regrette : nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine ſcience. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix ? Preſque tous les cas ſont hypothétiques, & ſortent de la regle générale. Mais ne ſeroit-ce pas, monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir ? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix,

ſi elles n'avoient pas leur application ? & comment peut-on les appliquer, ſi on ne les ſait pas ? Si vous connoiſſiez le palais, reprit le magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui ſont les avocats : ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas auſſi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité ; il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre, & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légere, parmi des gens cuiraſſés juſqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK A RHÉDI.

A Veniſe.

Tu ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus métaphyſicien que je ne l'étois : cela eſt pourtant ; & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma philoſophie.

Les philoſophes les plus ſenſés, qui ont réfléchi ſur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être ſouverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet ſans ſe détruire.

Les poëtes d'occident diſent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déeſſe de la beauté, aſſembla les plus belles grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit

de plus agréable, dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune ; qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere, il auroit passé pour ridicule.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier la prescience infinie de dieu, sur ce fondement qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ; parce

que

que ce qui n'est point arrivé n'est point, &, par conséquent, ne peut être connu; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu: dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle: car, jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination: mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté; de maniere que dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manieres: par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même;

ce qui eſt plus contradictoire : car l'ame ſeroit libre par la ſuppoſition ; & dans le fait, elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir, ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter : c'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut ſavoir quelque choſe, il le ſait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant, par ſes décrets, les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon,

dans une chose qui est au-dessus des comparaisons : Un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante ; s'il le veut savoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere, & il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élevent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte absurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin, un tel être peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit su la prise de Bagdat, disoit à un autre : Je vous donne cent tomans, si Bagdat n'est pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philosophie ? Dieu est si haut, que nous n'ap-

percevons pas même ſes nuages. Nous ne le connoiſſons bien que dans ſes préceptes. Il eſt immenſe, ſpirituel, infini. Que ſa grandeur nous ramene à notre foibleſſe. S'humilier toujours, c'eſt l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXX.

ZÉLIS A USBEK,

A Paris.

SOLIMAN que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille ſortit à cheval, accompagnée de ſon eunuque, & couverte, ſelon

la coutume, depuis la tête juſqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire; &, après bien de la réſiſtance, Soliman convint de faire un petit préſent à ſon gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence: mais une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'eſt de cette injure. Il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente. Les peres ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur.

Du ſerrail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

USBEK A ZÉLIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix

eunuques pour la garder ; qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du ſerrail où elle eſt deſtinée ; qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes ! Et, pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire !

De Paris, le 5 de la lune de Chalval, 1714.

LETTRE LXXII.

RICA A IBBEN.

A ***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois queſtions de morale, quatre problêmes hiſtoriques, & cinq points de phyſique. Je n'ai jamais vu un déciſionnaire ſi univerſel ; ſon eſprit ne fut jamais ſuſpendu par le moindre doute. On laiſſa les ſciences ; on parla des nouvelles du tems ; il décida ſur les nouvelles du tems.

Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même, il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse : mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connoîtra tout-à-l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcadé, 1715.

LETTRE LXXIII.

RICA A ***.

J'AI ouï parler d'une espece de tribunal, qu'on appelle l'académie Françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde; car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts, & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens. Cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il naquit ; &, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel ; &, sitôt qu'ils sont initiés dans ses mysteres, la fureur du panégyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'anthiteses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le tems, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides ;

je ne t'en dirai rien, & je laiſſe décider cela à ceux qui le ſavent mieux que moi.

Voilà des bizarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perſe. Nous n'avons pas l'eſprit porté à ces établiſſemens particuliers & bizarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes ſimples & nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhàgé, 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK A RICA.

A ***.

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris ; je vous mene à préſent chez un grand ſeigneur, qui eſt un des hommes du royaume qui repréſente le mieux.

Que veut dire cela, monſieur ? eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable que les autres ? Non, me dit-il. Ah ! j'entends ; il

fait sentir, à tous les instans, la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent : si cela est, je n'ai que faire d'y aller ; je la lui passe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher, & je vis un petit homme si fier ; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot ! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savoient bien que nous étions au-dessus d'eux ; &, s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ;

au milieu des grandeurs qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles; ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux; nous deſcendions juſqu'à leurs beſoins. Mais, lorſqu'il falloit ſoutenir la majeſté du prince dans les cérémonies publiques; lorſqu'il falloit faire reſpecter la nation aux étrangers; lorſqu'enfin, dans les occaſions périlleuſes, il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus; nous ramenions la fierté ſur notre viſage, & l'on trouvoit quelquefois que nous repréſentions aſſez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

IL faut que je te l'avoue, je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette persuasion vive de leur religion, qui se trouve parmi les Musulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de disputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes mêmes s'élevent contre les ecclésiastiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fausseté de cette religion qu'ils rejettent : ce sont des rebel-

les qui ont senti le joug, & l'ont secoué avant de l'avoir connu ; aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : Je crois l'immortalité de l'ame par semestre ; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps : selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux, que mon estomac digere bien ou mal, que l'air que je respire est subtil ou grossier, que les viandes dont je me nourris sont légeres ou solides, je suis spinosiste, socinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin est auprès de mon lit, le confesseur me trouve à son avantage : je sais bien empêcher la religion de m'affliger, quand je me porte bien ; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade : lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté, la religion se présente, & me gagne par ses promesses ; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'espérance.

Il y a long-tems que les princes chré-

tiens affranchirent tous les esclaves de leurs états, parce que, disent-ils, le christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile: ils abaissoient par-là les seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves: ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les chrétiens? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux *, parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver, selon les principes du saint alcoran.

Je rends graces au dieu tout-puissant, qui a envoyé Hali son grand prophete, de ce que je professe une religion qui se fait préférer à tous les intérêts humains,

(*) Les mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

& qui est pure comme le ciel, dont elle est descendue.

De Paris, le 13 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK A SON AMI IBBEN.

A Smyrne.

LES loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainsi dire, une seconde fois; ils sont traînés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus? que

que je tienne, malgré moi, une convention qui s'est faite sans moi? La société est fondée sur un avantage mutuel : mais, lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le prince veut-il que je sois son sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujétion? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon désespoir? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix : mais, quand je n'y plus, peuvent-elles me lier encore?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela? Troublai-je l'ordre de la providence, lorsque je change les

modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'eſt-à-dire, les loix de la création & de la conſervation avoient faite ronde? Non, ſans doute : je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné ; &, en ce ſens, je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'oppoſe à la providence.

Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers? Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit moins parfaite & moins dépendante des loix générales? que le monde y ait perdu quelque choſe? & que les ouvrages de dieu ſoient moins grands, ou plutôt moins immenſes?

Penſez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, ſoit changé en un ouvrage de la nature, moins digne d'elle? & que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terreſtre, ſoit devenue moins ſublime?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre ſource que notre orgueil.

Nous ne sentons point notre petitesse ; &, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous, dégraderoit toute la nature ; & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, que dis-je! tous les hommes ensemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne sont qu'un atôme subtil & délié, que dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN A USBEK.

A Paris.

MON cher Usbek, il me semble que, pour un vrai musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le tems des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même?

Si un être est composé de deux êtres, & que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse: si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smyrne, le dernier jour de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA A USBEK.

A ***.

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici : je crois que tu ſeras bien aiſe de la voir.

Je parcours, depuis ſix mois, l'Eſpagne & le Portugal; & je vis parmi des peuples qui, mépriſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux nations : elle ſe manifeſte principalement de deux manieres ; par les lunettes, & par la mouſtache.

Les lunettes font voir démonſtrativement que celui qui les porte eſt un homme conſommé dans les ſciences, & enſeveli dans de profondes lectures, à un tel point que ſa vue en eſt affoiblie ; & tout nez, qui en eſt orné ou chargé, peut paſſer, ſans contredit, pour le nez d'un ſavant.

Quant à la mouſtache, elle eſt reſpec-

table par elle-même, & indépendamment des conséquences; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités, pour le service du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes *: car, se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil; aussi en ont-ils : ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens; c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siecles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui

(*) Jean de Castro.

ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattés, lorſqu'ils conſiderent qu'ils ont le ſublime mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le ſerrail du grand ſeigneur, de ſultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint, lorſqu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſés. Un homme de cette conſéquence, une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les tréſors du monde, & ne ſe réſoudroit jamais, par une vile & méchanique induſtrie, de compromettre l'honneur & la dignité de ſa peau.

Car il faut ſavoir que, lorſqu'un homme a un certain mérite en Eſpagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de ſon pere l'art de faire jurer une diſcordante guittare, il ne travaille plus: ſon honneur s'intéreſſe au repos de ſes membres. Celui qui reſte aſſis dix heures par jour, obtient préciſément la moitié

plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; & tout Espagnol qui n'est pas enrhumé, ne sauroit passer pour galant.

Ils sont premiérement dévots, & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépit: mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les éleve.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le sein découvert; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les surprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles; elles le sont encore plus pour les Espagnols. Les femmes les

guérissent

guérissent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer, & il leur reste souvent un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui, en France, paroîtroient mal placées : par exemple, un capitaine ne bat jamais son soldat, sans lui en demander permission ; & l'inquisition ne fait jamais brûler un juif, sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas, paroissent si attachés à l'inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en établît une autre, non pas contre les hérétiques, mais contre les hérésiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacremens ; qui adorent tout ce qu'ils vénerent ; & qui sont si dévots, qu'ils sont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliotheques, les romans d'un côté, & les scholastiques de l'autre :

vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, & ils ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a, sur leurs rivieres, tel pont qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes, des nations qui leur sont inconnues. *

Ils disent que le soleil se leve & se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris ;

(*) Las Batuecas.

Il y a ici une maison où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non, le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse-là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR A USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menerent au serrail une jeune esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge ; &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de

graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue : je vis tout ce qui lui en coûtoit pour obéir : elle rougissoit de se voir nue, même devant moi, qui, exempt des passions qui peuvent alarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe ; & qui, ministre de la modestie, dans les actions les plus libres, ne portes que de chastes regards, & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux : je lui jetai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me prosternai à ses pieds ; je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu possedes plus de beautés, que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaisir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perse a de plus ravissant ! & de voir, dans ton serrail, renaître les graces, à mesure que le tems & la possession travaillent à les détruire !

Du serrail de Fatmé, le 1 de la lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la politique se trouvent partout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais ; de sorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement févere ; le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la févérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans

un état, les peines, plus ou moins cruelles, ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrés ; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est : huit jours de prison, ou une légere amende, frappent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la justice & l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même : je ne

vois pas qu'on y commette moins de crimes, & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque au contraire une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le chef; & que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir.

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre, & le rend plus grand.

Que, dans ces états, il ne se forme point de petite révolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédution.

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes; au contraire, le moindre accident

produit une grande révolution, souvent aussi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman, empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement, en supplians, qu'on leur fît justice sur quelque grief : une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hasard ; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXI.

NARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN MOSCOVIE, A USBEK.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares par la gloire ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'univers ; tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir : il eſt également le fondateur & le deſtructeur des empires. Dans tous les tems, il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore ſous leur obéiſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le trône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont

ſoumis la Moſcovie. Sous le nom des Turcs, ils ont fait des conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ; & ils dominent ſur ces trois parties de l'univers.

Et, pour parler des tems plus reculés, c'eſt d'eux que ſont ſortis quelques-uns des peuples qui ont renverſé l'empire Romain.

Qu'eſt-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaiſon de celles de Genghiſcan ?

Il n'a manqué à cette victorieuſe nation que des hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſevelies dans l'oubli ! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuſe nation, uniquement occupée de ſa gloire préſente, ſûre de vaincre dans tous les tems, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir par la mémoire de ſes conquêtes paſſées.

De Moſcow, le 4 de la lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpece de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils ſe coupent la langue en entrant dans le couvent; & on ſouhaiteroit fort que tous les autres dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus ſinguliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce ſont ceux qui ſavent parler ſans rien dire, & qui amuſent une converſation pendant deux heures de tems, ſans qu'il ſoit poſſible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces ſortes de gens ſont adorés des femmes : mais ils ne le ſont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de ſourire à propos, c'eſt-à-dire, à

chaque inſtant, & qui portent la grace d'une joyeuſe approbation ſur tout ce qu'ils diſent.

Mais ils ſont au comble de l'eſprit, lorſqu'ils ſavent entendre fineſſe à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choſes les plus communes.

J'en connois d'autres qui ſe ſont bien trouvés d'introduire dans les converſations des choſes inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne & leurs gants. Il eſt bon de commencer de la rue à ſe faire écouter par le bruit du carroſſe, & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reſte du diſcours ; &, quand l'exorde eſt beau, il rend ſupportables toutes les ſottiſes qui viennent enſuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir, & qu'un homme de bon ſens ne brille guere devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rebiab, 2, 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut nécessairement qu'il soit juste : car, s'il ne l'étoit pas, il seroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La justice est un rapport de convenance qui se trouve réellement entre deux choses : ce rapport est toujours le même, quelque être qui le considere, soit que ce soit dieu, soit que ce soit un ange, ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : souvent même, lorsqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt est toujours ce qu'ils voient le mieux. La justice éleve sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre,

& qu'ils préferent leur propre ſatisfaction à celle des autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent: nul n'eſt mauvais gratuitement; il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine; & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que dieu faſſe rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive; car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vé-

tité terrible qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous : ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes ; les trois quarts du tems ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous, de ſavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes ?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions ; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur & de notre vie.

Toutes ces penſées m'animent contre ces docteurs qui repréſentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance ; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; &, dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un

être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte ! Ce plaiſir, tout ſévere qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, ſi j'étois ſûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA A ***.

JE fus hier hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle, de voir aſſemblées dans un

un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre; & qui, se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle!

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi; chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire!

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie, fussent conservés dans les temples, & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

De Paris, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

Usbek a Mirza.

A Ispahan.

Tu ſais, Mirza, que quelques miniſtres de Cha-Soliman avoient formé le deſſein d'obliger tous les Arméniens de Perſe de quitter le royaume, ou de ſe faire mahométans, dans la penſée que notre empire ſeroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans ſon ſein ces infideles.

C'étoit fait de la grandeur Perſane, ſi, dans cette occaſion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne ſait comment la choſe manqua. Ni ceux qui firent la propoſition, ni ceux qui la rejeterent, n'en connurent les conſéquences: le haſard fit l'office de la raiſon & de la politique, & ſauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la priſe de deux villes.

En proſcrivant les Arméniens, on penſa

détruire, en un seul jour, tous les négocians, & presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ses sujets les plus industrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos mahométans zélés ont faites aux Guebres, les ont obligés de passer en foule dans les Indes, & ont privé la Perse de cette nation, si appliquée au labourage, & qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire: c'étoit de ruiner l'industrie; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une suite nécessaire, cette même religion qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention, je ne sais, Mirza, s'il n'est pas bon que, dans un état, il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans

des religions tolérées, ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence & leurs richeſſes, ils ſont portés à en acquérir par leur travail, & à embraſſer les emplois de la ſociété les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la ſociété, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zele. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité ?

Ce ſont des rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers : chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes qui déshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toujours remarqué qu'une ſecte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'intérêt du prince de ſouffrir pluſieurs reli-

gions dans son état. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y assembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance, & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion : mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres ; c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de prosélytisme, que les Juifs ont pris des Egyptiens, qui d'eux est passé, comme une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens.

C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entiere de la raison humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'humanité à affliger la conscience des autres, quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui me veut faire changer de religion, ne

le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

RICA A ***.

IL ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le pere ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différends ; & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent

d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant : mais il devient lugubre lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu sacré, où se révelent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ses combats & sa douloureuse résistance : elle est si peu fiere de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; &, pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a faits à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle se lasse de porter le titre de femme, sans en jouir : elle vient révéler les mysteres cachés dans la nuit du mariage ; elle veut qu'on la livre au

regard des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou séduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infideles, & de maris chagrins.

Par la loi qui est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire ; la loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure ; & cela est assez naturel, car il y a très-peu d'esprits justes,

& tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

RICA A ***.

ON dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui, non-seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espece abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peste & de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être, en un instant, en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais, comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres, en caracteres ſuiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, & on mit cette épitaphe sur son tombeau : C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cents trente enterremens ; il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cents quatre-vingts enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions six cents mille livres ; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades ; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation étoit amusante; il avoit un fonds tout fait de trois cents soixante-cinq contes ; il possédoit d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophtegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantieme année de son âge. Je me tais, voyageur ; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu ?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

A PARIS regne la liberté & l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse il n'y a de grand que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui sont grands par leur naissance; mais ils sont sans crédit. Les rois sont comme ces

ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le ministre est le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc : tantôt sacrificateurs & tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

Usbek a Ibben.

A Smyrne.

Le desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi pré-

cieuſe que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne ſont pas également attachés à la vie, ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence qui ſe trouve d'homme à homme, ſe fait encore plus ſentir de peuple à peuple.

On peut poſer pour maxime que, dans chaque état, le deſir de la gloire croît avec la liberté des ſujets, & diminue avec elle : la gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude.

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour : On eſt en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perſe ; auſſi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François, avec plaiſir & avec goût, ce que votre ſultan n'obtient de ſes ſujets qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſupplices & les récompenſes.

Auſſi parmi nous, le prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux reſpectables : c'eſt le tréſor ſacré de la nation, & le ſeul dont le ſouverain n'eſt pas le maître, parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi, ſi un ſujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte ſur le champ ſa cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres, c'eſt que les unes, compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide : au lieu que les autres ſe préſentent aux coups avec délices, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les républiques & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie.

A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, un éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée ou une ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur : il comptoit le nombre de ſes ſervices, par celui de ſes concitoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme : mais c'eſt reſſembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une ſociété entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Perſans, chez qui les emplois & les dignités ne ſont que les attributs de la fantaiſie du ſouverain ? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naiſſent & meurent de même. Un homme

qui a pour lui l'eſtime publique, n'eſt jamais ſûr de ne pas être déshonoré demain: le voilà aujourd'hui général d'armée, peut-être que le prince le va faire ſon cuiſinier, & qu'il ne lui laiſſera plus à eſpérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK AU MÊME.

A Smyrne.

DE cette paſſion générale que la nation Françoiſe a pour la gloire, il s'eſt formé dans l'eſprit des particuliers, un certain je ne ſais quoi, qu'on appelle point-d'honneur; c'eſt proprement le caractere de chaque profeſſion: mais il eſt plus marqué chez les gens de guerre, & c'eſt le point-d'honneur par excellence. Il me ſeroit bien difficile de te faire ſentir ce que c'eſt; car nous n'en avons point préciſément d'idée.

Autrefois les François, sur-tout les nobles, ne suivoient gueres d'autres loix que celles de ce point-d'honneur; elles régloient toute la conduite de leur vie; & elles étoient si séveres, qu'on ne pouvoit sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient gueres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse; & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui & toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit aſſez mal imaginée ; car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'enſuivoit pas qu'il eût de meilleures raiſons.

Auſſi les rois l'ont-ils défendu ſous des peines très-ſéveres ; mais c'eſt en vain, l'honneur, qui veut toujours regner, ſe révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Ainſi les François ſont dans un état bien violent ; car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de ſe venger quand il a été offenſé ; mais, d'un côté, la juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe venge. Si l'on ſuit les loix de l'honneur, on périt ſur un échafaud ; ſi l'on ſuit celles de la juſtice, on eſt banni pour jamais de la ſociété des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1715.

LETTRE XCI.

USBEK A RUSTAN.

A Ispahan.

IL paroît ici un perſonnage traveſti en ambaſſadeur de Perſe, qui ſe joue inſolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des François, des préſens que le nôtre ne ſauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie : &, par ſa lâche avarice, il a flétri la majeſté des deux empires.

Il s'eſt rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe ; & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que ſur des barbares.

Il a reçu des honneurs qu'il ſembloit avoir voulu ſe faire refuſer lui-même ; &, comme ſi la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur Perſane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il eſt le mépris.

Ne dis point ceci à Iſpahan : épargne

la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos miniſtres le puniſſent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCII.

USBEK A RHÉDI.

A Veniſe.

LE monarque qui a ſi long-tems régné n'eſt plus. * Il a bien fait parler des gens pendant ſa vie; tout le monde s'eſt tû à ſa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au deſtin. Ainſi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de ſon nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a penſé à ſes affaires, & à prendre ſes avantages dans ce change-

(*) Il mourut le 1 Septembre 1715.

ment. Le roi, arriere petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement; &, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent gueres plus que de rendre la justice; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines: ils ont cédé au tems qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

Mais le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique; &, comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb, 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK A SON FRERE, SANTON AU MONASTERE DE CASBIN.

JE m'humilie devant toi, sacré santon, & je me prosterne: je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophete; tes austérités étonnent le ciel même: les anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit: Comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos docteurs que les dervis, même infideles, ont toujours un caractere de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans; & que dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes suspendissent sa colere, prête à tomber sur tant de peuples rebelles?

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se réfugierent à milliers dans les déserts affreux de la Thébaïde, & eurent pour chefs Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme; mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons: ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins; ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table; jamais d'asyle contre eux. Si tout ceci est vrai, santon vénérable, il faudroit avouer que personne

personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le désert, un état tranquille, les tentations nous suivent toujours ; nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices, c'est-à-dire, jusques dans notre force même.

Pour moi, santon vénérable, je sais que l'envoyé de dieu a enchaîné satan, & l'a précipité dans les abymes : il a purifié la terre, autrefois pleine de son empire, & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophetes.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1715.

LETTRE XCIV.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

JE n'ai jamais ouï parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés ; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés : mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son pere, & il s'y tient : voilà la société, & la cause de la société.

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie : cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes

jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice, sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en systême, d'en donner des regles, d'en former des principes & d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres, que cet art indigne, qui veut faire plier la justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil ; l'autre qui regle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public ; comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil, non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes pensées là-dessus.

De Paris, le 1 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCV.

USBEK AU MÊME.

Les magiſtrats doivent rendre la juſtice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger, parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations ſont ordinairement ſi ſéparés, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver ; on ne peut guere ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque ; les autres pour secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulieres du prince, à moins que le cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs, & autres choses pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus sévere, c'est la guerre, puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les repréſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'obſerver, de meſurer la peine par le crime.

Un troiſieme acte de juſtice, eſt de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offenſe.

Le quatrieme acte de juſtice, qui doit être le plus fréquent, eſt la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à ſe plaindre. Cette peine répond à celle du banniſſement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la ſociété. Ainſi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eſt retranché de notre ſociété, & n'eſt plus un des membres qui la compoſent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à ſon alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur ſoit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conſervation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte : ainſi une alliance, faite entre deux nations pour en opprimer une troiſieme, n'eſt pas légitime, & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie, & le ſomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié & à ſon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorſque le peuple ſubſiſte, elle eſt un gage de la paix & de la réparation du tort ; &, ſi le peuple eſt détruit, ou diſperſé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'ils ſemblent qu'ils ſoient la voix de la nature qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver ; ſans quoi, celle des deux ſociétés qui doit périr, pri-

vée de sa défense naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature qui a établi les différens degrés de force & de foiblesse parmi les hommes, a encore souvent égalé la foiblesse à la force par le désespoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public : voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé, 1716.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans le premier Volume.

Fin de la Table du premier Volume.